

vendredi 20 mai 1938
dix-huitième année, n° 9

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

L'Episcopat autrichien et Adolf Hitler
Problèmes actuels
Libres propos...
En quelques lignes...
Les Eglises de Gand
Les Mémoires de sir Tom Bridges
La Politique française en Europe danubienne
Le Jansénisme et sa condamnation
Lectures.

Comte Robert d'HARCOURT
Hilaire BELLOC
TESTIS
* * *
Vicomte Charles TERLINDEN
Comte Xavier CARTON de WIART
Roger de CRAON-POUSSY
E. Bern. ALLO, O. P.

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

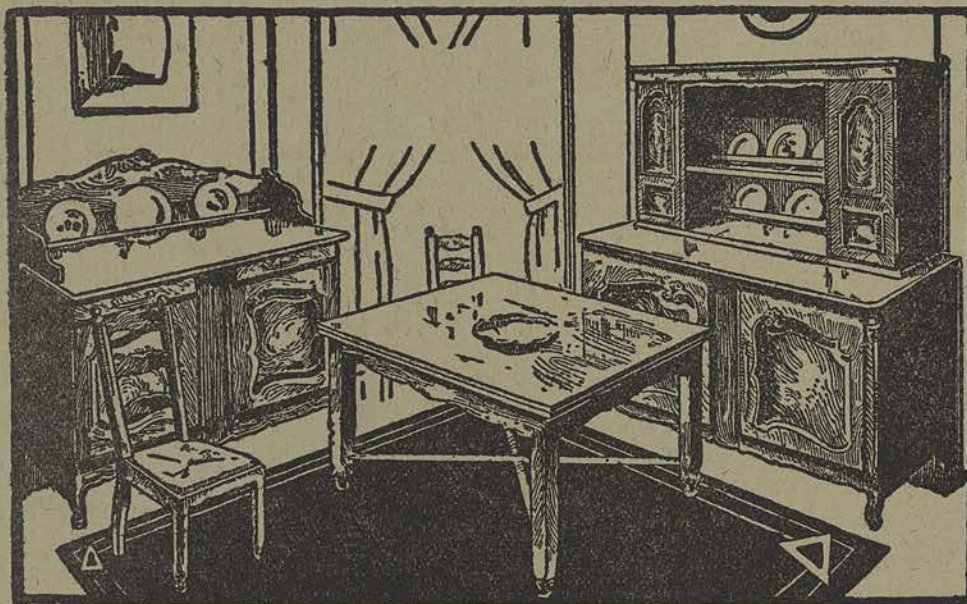
Compte-chèque postal 489.16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Téléphone 48.07.55

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

Établissements

Leroi-Jonau & Co

Société Anonyme au capital de 2.200.000 francs

TEINTURE - NETTOYAGE

SIÈGE SOCIAL

Usine et Bureaux : 117, rue Saint-Denis, Forest. Tél. 44.00.23
Correspondances, Expéditions

Prix spéciaux pour communautés

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL CO S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS
 Soc. Anon.
FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
 TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
 FEUILLARDS GALVANISÉS.
 CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
 ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
 ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

**SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
 ET DE GALVANISATION**
SAUBLEINS
 20, rue Wattejar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou ondulées. —
 Toitures en tôles ondulées, droites ou ondulées. — Cheneaux,
 gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
 — Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
 Constructions métalliques. — Charpentes en fer;
 Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
 Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
 galvanisées.
 GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
 GALVANISATION RICHE A OHAUD

Société Métallurgique
d'ENGHIEN S^t-ELOI
 Soc. Anon.
 ENGHIEU (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
 LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
 VOITURES — PIÈCES DE FORGE
 BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

**LES PRODUITS REFRACTAIRES DE
 GAND E. J. DE MEYER**
 ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928 — Compte Ch. Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
 dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
 Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
 Prix sur demande.

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”
 Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE
 « SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »
 en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté
 RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES
 par le
SILEXORE L. M. de Paris
 Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage
 Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
 marin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
 la Belgique Agent général pour le Hainaut
LES FILS LEVY FINGER S. A.
 32-34, rue Edm. Tollenaere **Établiss. FIDÈLE MAHIEU**
 BRUXELLES 86, av. de Philippeville
 MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES
 Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
 le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Établissements Lavenne Frères
 DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
 BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
 Couleurs préparées « VATALINE »
 Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
 TOUT POUR LA PEINTURE

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfuré et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{ie} C^{ie} Havrenne frères

Verriers-Gobeletiers—**JUMET**

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-viandes, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,

Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées

pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.

Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique),

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigneaux Belgique, Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.

ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB

TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —

PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUVRES EN

PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE

Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Oadmlum électrolytique

Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles et rails

Sciage de tous profils

Ronds pour beton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rue du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN
Télégr. : Dejaer-Sclessin Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

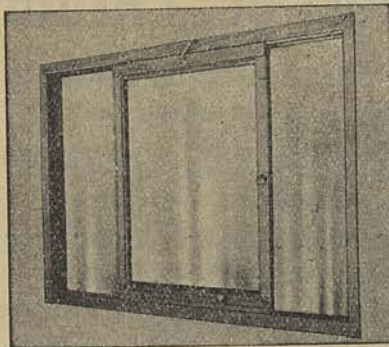
Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

Les Menuiseries G. MYLLE

En tête du progrès

SPÉCIALITÉS BREVETÉES



Portes unies indéformables UNIMAS
Portes de garage « Éclips »
Châssis guillotine
Châssis coulissants
Châssis standard

Catalogues, références
et devis sans engagement
189, avenue de la Reine
Bruxelles Tél. 15.23.33

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschæert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)
Livraison franco wagon
franco camion à domicile

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ
(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE
Téléphone 204.61

A. SARRASIN

Ingénieur civil diplômé E. P. F. ZURICH
34, rue de la Loi, BRUXELLES

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

BÉTON ARMÉ
DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BUREAU D'ÉTUDE

Heylen - Courtois

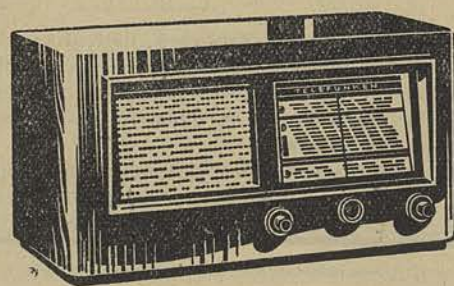
Ingénieur A. I. A.

LE BÉTON ARMÉ

dans toutes ses applications

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

CES NOUVEAUX
TELEFUNKEN
SONT VRAIMENT DES
« INSTRUMENTS DE MUSIQUE »



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammas d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.

TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE
— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

Appareils Sanitaires

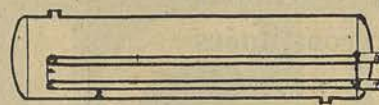
EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtral

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux
et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

BOUCHONS EN GROS CAPSULES EN TOUS GENRES

Etabl^{ts} Gaston BEGUIN

Fondés en 1889

H. DEQUENNE, successeur

Usine, Magasins et Bureaux : 26 et 26^a, rue de Nimal
Téléphone: Charleroi 611 MARCHIENNE-AU-PONT
Chèques Postaux 148.837



GUILLOTINE GRIGNET

FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72
GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE
Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret
à qui n'a pas de
"Fenêtre Grignet,,

BOIS DU PAYS Par wagon franco-gare
CONTREPLAQUÉS dans toute la Belgique
BOIS DU NORD & D'AMÉRIQUE

A. VAN ROMPAEY

215, RUE PANNENHUIS

Jette-St-Pierre-Bruxelles

Tél. : 26.06.61

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

Radiobell

" 538 "

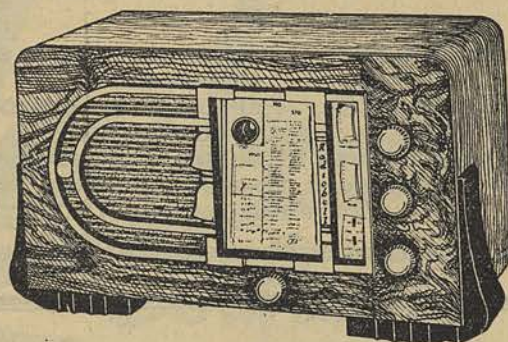
PRIX :

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE

LE TABLEAU DE BORD

SYNTONISATION VISUELLE

" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. Co

rue Boudewyns - ANVERS

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

CÉRAMIQUES



de la lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone: Courtrai 629. België
Compte chèque postal: 223.012. — Reg. du Com.: Courtrai 483

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur: MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Gélimité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références:

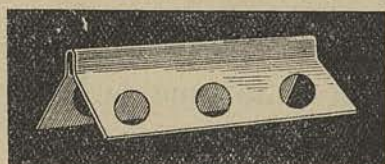
Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Établissements PRINCEN

CONSTRUCTEURS: 31, RUE DE L'AVENIR, SCLESSIN
Téléphone Liège 29842

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Machines pour Plombiers-Zingueurs et Tôliers. — Baguettesuses
Plieuses - Rouleuses. — Couvercle — Grilles économiques —
Para-Graisse



marques: « Chicane-Etoile »
et « Gondole ».

Fabrication Belge. — Breveté.

« ENCASTRO »

Profilé en tôle galvanisée
pour la protection des angles
de mur.

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRI-CULTURE

Pompes CHAUVIER

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE

Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rende-
ment - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à
vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Une RÉVOLUTION
dans le CHAUFFAGE

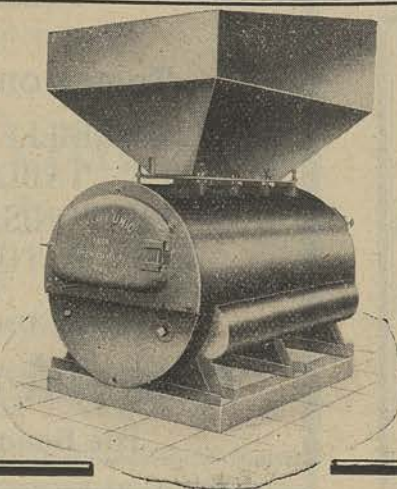
par

l'emploi du brûleur avant-foyer
« UNIC », le ROI des BRULEURS
à charbon. Se place devant toutes
les chaudières.

18, rue des Comédiens

PHOTO:

3 brûleurs de 400.000 C. H., placés
à l'Asile de la Vieillesse de la
Société La Vieille Montagne, à Liège



SOCIÉTÉ S. E. B. U.

18, RUE DES COMÉDIENS

BRULEUR " UNIC "

Automatique au petit charbon. Le plus parfait de tous les
brûleurs au charbon. PUISSANCE: de 50.000 à 400.000 C.H.
ECONOMIES: Sur la qualité et la quantité combustible.
ENTRETIEN presque nul du chauffage. Près de TROIS
FOIS moins cher que le mazout. RÉGULARITÉ. AUTO-
MATICITÉ parfaite. IDÉAL comme CONFORT et FACI-
LITÉ. Entièrement en acier soudé.

Chaudière automatique « UNICA » du même principe.
Nombreuses références et ATTESTATIONS de nos clients.

Demandez-les-nous. Nous vous visiterons.

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils
Tél. 283 Courtrai

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX, — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPAGES RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranohée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

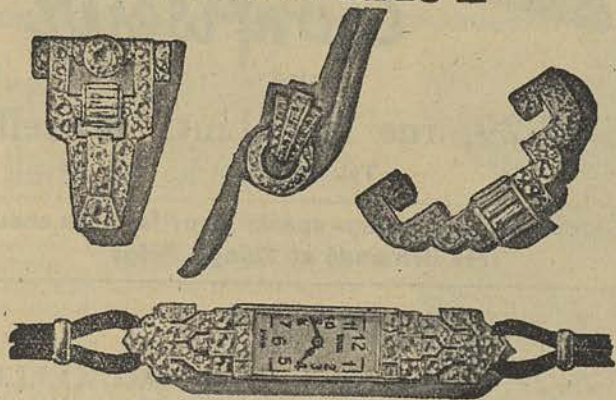
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

Pour réaliser
L'Action catholique

par F. LELOTTE, S. J.

Avec une préface de M. Pierre HARMEL,
Président général de l'A. C. J. B.

— In-12, 216 p. : 15 fr. —

« Un manuel pratique entre les mains des
aumôniers et des militants d'A. C. »

« Tous les objectifs ouverts à l'A. C. ne
nous paraissent pas encore dégagés. [...] On
ne saurait assez souvent faire le point et
ramener l'attention sur les idées centrales
qui confèrent à l'A. C. ses notes essentielles. »

PIERRE HARMEL,
Président général de l'A. C. J. B.

Le Livre du Père Lelotte, « Fait le Point »

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'Épiscopat autrichien et Adolf Hitler
 Problèmes actuels
 Livres propos...
 En quelques lignes...
 Les Églises de Gand
 Les Mémoires de sir Tom Bridges
 La Politique française en Europe danubienne
 Le Jansénisme et sa condamnation
 Lectures

Comte Robert d'HARCOURT
 Hilaire BELLOC
 TESTIS
 * * *
 Vicomte Charles TERLINDEN
 Comte Xavier CARTON de WIART
 Roger de CRAON-POUSSY
 E. Bern. ALLO, O. P.

L'Épiscopat autrichien et Adolf Hitler

L'un des plus marquants épisodes de la tragédie autrichienne, et pour bien des cœurs le plus douloureux, aura été l'attitude de l'épiscopat. Parmi toutes les épreuves qui peuvent atteindre les consciences, l'une des plus déprimantes est de voir déçu l'espoir qu'elles mettent instinctivement dans la résistance de l'esprit devant les puissances de chair. Ce n'était, est-il besoin de le dire, ni une déclaration de guerre, ni la résistance matérielle que pouvait espérer l'opinion catholique universelle trop instruite de la disproportion écrasante des forces en présence. Ce n'était même pas une résistance morale se manifestant dans une protestation ouverte, mais c'était le maintien d'une position de parfaite dignité. Certes, beaucoup de catholiques auraient aimé voir les évêques, suivant l'exemple de saint Ambroise et d'autres grands pasteurs de l'Histoire, se dresser de toute la hauteur morale de leur charge devant l'abus de la force et opposer pacifiquement la crose à l'épée. Ils auraient compris qu'ils se faisaient et encore admis, comme dernière limite de l'esprit de conciliation, qu'ils se contentent, à la veille du plébiscite et sous la pression des circonstances, d'une brève déclaration de loyalisme envers l'Etat.

Ce qui a désorienté l'opinion catholique, ce qui — chose plus grave — a troublé les consciences, c'est le caractère qu'a pris la soumission. L'impression dominante a été celle de l'empressement dans l'abdication et d'une sorte de joie dans la capitulation. Certains détails de cette humiliante semaine se sont pour toujours cruellement gravés dans la mémoire. Les catholiques n'oublieront pas facilement le *heil Hitler* de la main même du cardinal, reproduit en fac-similé dans tous les journaux du Reich et sur tous les panneaux d'affiche; il n'oublieront pas le *gern u willig* (volontiers et de bonne grâce), la « joie » (*Freude*) manifestée dans la promesse d'un soutien « sans conditions »

de l'Etat grand-allemand, l'allégresse à l'occasion de l'invasion d'un pays dont l'indépendance était, quelques jours auparavant, proclamée par les mêmes hommes la meilleure garantie de la chrétienté. Il peut subsister de la dignité dans la défaite. C'est l'empressement dans la docilité à la force qui amène sur les lèvres de cet incorruptible témoin qu'est la foule le mot de servilité. Mot cruel pour tous, terrible pour des chefs.

Avant de peser les actes, reprenons les textes et retraçons les faits.

L'ÉPISCOPAT AUTRICHIEN AVANT L'ENTRÉE DE HITLER

La plus utile préface aux déclarations épiscopales du 18 mars qui ont été si douloureusement ressenties par la conscience catholique du monde entier nous est fournie par deux documents qui se placent le premier au 6 décembre de l'an dernier, le second au 26 février de cette année. Lisons d'abord le premier. C'est une adresse de l'épiscopat autrichien à l'épiscopat allemand. Le texte paru dans le *Linzer Volksblatt* constitue davantage qu'une manifestation de solidarité. Les pasteurs d'une église encore préservée, en même temps qu'ils expriment les sentiments de fraternelle sollicitude que fait naître en eux le sort de leurs frères catholiques d'Allemagne, formulent, de la plus vigoureuse façon, la réprobation que leur inspire la guerre au Christ menée sur le sol du Reich :

« Dans ces jours de lourdes épreuves pour la foi catholique et en même temps pour le clergé et le peuple croyant du Reich, nous, évêques d'Autriche, nous sentons poussés par un irrésistible mouvement intérieur à exprimer la part vive et profonde que nous prenons aux événements qui se déroulent à l'intérieur du Reich



et les sentiments que nous inspire le spectacle d'un Etat usant de toute la puissance matérielle donnée par plusieurs années d'exercice du pouvoir, pour éliminer méthodiquement, dans une progression irrésistible et continue à laquelle s'associent les plus sévères pénalités contre tout essai de résistance active, la religion chrétienne et l'Eglise catholique sur le territoire du Reich... Nous prenons une part d'autant plus vive à vos épreuves qu'il est des hommes, nous ne l'ignorons pas, qui travaillent à créer chez nous aussi les mêmes conditions que chez vous et à ouvrir ainsi la voie au triomphe des sans-Dieu. »

Voilà un verdict dont la netteté ne laisse, en vérité, rien à désirer.

Le 26 février 1938, quarante-huit heures après le discours de Schuschnigg au Bundestag, discours qui dans tant de cœurs autrichiens angoissés par l'entrevue de Berchtesgaden a fait revivre la flamme de l'espoir, voici en quels termes le cardinal Innitzer, dans un message aux catholiques du diocèse de Vienne, s'associe à ce grand mouvement de confiance et implore la bénédiction du Ciel sur le gouvernement d'alors et sur une Autriche libre et indépendante :

« Le chancelier fédéral vient de trouver des paroles libératrices qui ont fait jaillir bien haut la flamme de la joie dans le cœur de tout véritable Autrichien. Notre qualité de catholique nous fait un devoir sacré de prier de tout notre cœur, et dans le sens même des paroles que nous venons d'entendre, pour notre patrie bien-aimée, pour notre peuple, pour la vraie civilisation chrétienne. Dans ces jours de pénitence du carême, le Saint-Sacrement restera exposé pour implorer la bénédiction de Dieu sur la tâche de nos chefs et de leurs collaborateurs. Mon désir également est que dans chaque paroisse une messe mensuelle soit dite pour la paix et la liberté de notre patrie autrichienne. »

L'ÉPISCOPAT APRÈS L'ENTRÉE DE HITLER

Quinze jours plus tard, exactement le samedi 12 mars, à 5 h. 1/2 du matin, douze divisions de marche prussiennes violent la frontière autrichienne. Le soir même de l'invasion le cardinal de Vienne publie l'appel qui suit :

« Les catholiques de l'archevêché sont invités à adresser au Seigneur, le dimanche 13, leurs actions de grâces à l'occasion du déroulement, sans effusion de sang, des grands événements politiques auxquels nous venons d'assister. Comme de juste, les fidèles devront de bonne grâce et volontiers se prêter à toutes les instructions des autorités compétentes. »

Le soir du 14 mars Hitler fait son entrée triomphale à Vienne. Le lendemain matin il reçoit à l'Hôtel Impérial le cardinal Innitzer. Au cours de cette audience qui dure vingt minutes, le cardinal exprime à son interlocuteur « la joie » (*Freude*) que lui a causée la réunion de l'Autriche au Reich, ainsi que la volonté des catholiques autrichiens de travailler activement (*tatkräftig*) à l'œuvre de la restauration allemande ». (Communiqué du D. N. B.)

A la conversation avec Hitler succède, immédiatement, l'envoi de directives précises au clergé et aux fidèles, formulées comme suit :

« Les directeurs de conscience ainsi que les fidèles devront se placer sans réserves (*bedingungslos*) derrière l'Etat grand-allemand et son Führer. Il est visible que la bénédiction du Ciel favorise la lutte historique qui a été menée contre le crime du bolchevisme, pour la puissance et l'honneur du Reich et pour l'unité du peuple allemand. J'attends des chefs des organisations de jeunesse qu'ils préparent les voies à un rattachement général de leurs groupements aux organisations de jeunesse du Reich allemand. La parole du

Führer sur l'Eglise « qui n'aura pas à regretter sa fidélité vis-à-vis de l'Etat grand-allemand » nous est garante des possibilités qui s'ouvrent à la vraie tâche de l'Eglise. »

* * *

Le 18 mars le cardinal Innitzer fait parvenir entre les mains du Gauleiter Bürckel, en l'accompagnant d'une lettre personnelle écrite à la machine et terminée par le *heil Hitler* autographe qui aura les honneurs de l'Histoire, la déclaration collective de l'épiscopat autrichien dont tous les lecteurs de la presse européenne prendront, huit jours plus tard, connaissance avec une sorte de stupeur. On se rappelle les deux lignes d'introduction qui ouvrent le document, l'assurance solennelle donnée par les évêques que la déclaration est bien conforme à leur état d'âme intime, qu'elle a été rédigée dans « des sentiments de conviction profonde et entièrement librement » (*aus innerster Überzeugung u. mit freiem Willen*). On se rappelle l'étonnant début de la déclaration elle-même, vibrante apologie du national-socialisme et de sa grandeur : « Nous évêques d'Autriche, reconnaissons joyeusement (*freudig*)... » Suit l'énumération des titres du national-socialisme à la reconnaissance catholique sur le double terrain social et religieux (mesures philanthropiques, lutte contre le bolchevisme « impie et destructeur de toutes valeurs »), l'assurance que le jour du plébiscite les évêques « feront bien entendu leur devoir national », l'invitation pressante adressée aux fidèles à « acquitter eux aussi ce jour-là leur dette envers le peuple ».

La déclaration est complétée trois jours plus tard (le 21 mars) par un « préambule » signé du cardinal de Vienne et du prince-évêque de Salzbourg, destiné à la fois à lui donner plus de poids et à éclairer les circonstances et les conditions de sa naissance. Nous apprenons les raisons qui, « après des délibérations approfondies », ont engagé l'épiscopat autrichien à sortir du silence : d'abord la conscience de la « grandeur de l'heure », de l'heure historique (*grosse geschichtliche Stunde*) qui donne enfin satisfaction à la « nostalgie millénaire du peuple autrichien » tendu de tous ses vœux vers « l'union dans un grand Reich de tous les Allemands ». Ensuite la promesse du Gauleiter Bürckel qui a fait connaître la ligne sincère « dont s'inspirera à l'avenir une politique tout imprégnée du précepte « Donnez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César ».

Les trois documents : déclaration, collecte, préambule, lettre d'envoi demeurent jusqu'à la date du dimanche 27 mars inconnus du peuple des fidèles. Ils restent entre les mains des autorités nazies, dont nous pouvons, sans trop de peine, nous imaginer les sentiments devant une victoire qu'elles n'avaient sans doute pas imaginée si rapide, si aisée et si complète.

* * *

La manifestation épiscopale éclate le dimanche 27. Ce jour-là la déclaration collective est lue du haut de toutes les chaires. Le même jour le bureau officiel des nouvelles du Reich, le D.N.B., publie le texte qui sera repris le lendemain et publié en première page avec la reproduction en fac-similé des signatures épiscopales par toutes les feuilles du Reich et de l'Autriche. Elles se gardent bien, en revanche, de reproduire la faible clause de sauvegarde, ajoutée en dernière heure, datée du 25 mars, à la déclaration par le cardinal Innitzer et rédigée dans les termes suivants : « Dans le but de dissiper tout malentendu touchant le contenu de la déclaration qui sera lue en chaire dimanche, il devra être souligné qu'elle implique la garantie entière des droits de Dieu et de l'Eglise. »

La presse austro-allemande publie en tête de ses colonnes le manifeste de soumission, mais a soin, comme de juste, d'étouffer

le correctif. Les chefs du service de propagande comprennent bien leur tâche. Il est élémentaire, quand on a mis en circulation un texte éclatant, de supprimer les réserves qui en amortiraient la puissance de frappe. Le résultat pratique aura donc été que quatre-vingt-dix-neuf Allemands ou Autrichiens sur cent n'auront eu connaissance que de la manifestation prohibitive de l'épiscopat, en ignorant toujours la timide limitation qui devait y être introduite. L'effet cherché par le III^e Reich, celui non seulement de la soumission, mais de l'adhésion spontanée et totale, aura donc été pleinement atteint.

* * *

Cet effet est accentué par une nouvelle lettre du cardinal au Gauleiter Bürckel, qui se place le 31 mars, lettre motivée par une note de l'Agence Havas et derechef ponctuée de ce *heil Hitler* à la fin, auquel le scripteur demeure fidèle et qui constitue une innovation personnelle dans la manière épistolaire jusqu'ici observée par l'épiscopat dans ses relations avec le pouvoir. Le cardinal dément que son attitude ait été décidée après une prise de contact avec Rome; il ajoute que sa déclaration n'est que l'écho de « la voix de notre commun sang allemand » et finit en exprimant le vœu qu'à sa démarche succède une ère de concorde et d'entente « entre l'Eglise, l'Etat et le parti ». Il est superflu d'insister sur la gravité de cet appel au sang sur les lèvres d'un haut dignitaire de l'Eglise. Là encore, comme dans la formule *heil Hitler*, le cardinal de Vienne innove et innove dangereusement. L'appui sur l'idéologie du sang, dont on sait l'émminente importance dans la doctrine nationale-socialiste, était jusqu'ici réservé aux tenants de l'évangile racial. On devine sans peine quel parti la propagande raciste pourra tirer d'accents tout nouveaux sur les lèvres d'un prince de l'Eglise et de formules qu'elle ne manquera pas de présenter comme une méritoire adaptation à la doctrine du parti. Que ce dernier point de vue soit bien celui du national-socialisme, c'est ce qui ressort avec clarté des termes de la note du D. N. B., publiée dès la déclaration de soumission de l'épiscopat : « Le peuple allemand, précise la note en termes significatifs, constate avec satisfaction que l'Eglise catholique, elle aussi, trouve le chemin de l'Etat nouveau. » « Trouve le chemin » — voilà la position réciproque, aussi durement que cruellement marquée par le vainqueur. Il nous semble impossible pour un prêtre de lire ces mots dans lesquels se marque de si humiliante façon l'interversion des rôles sans que la honte lui monte au front. Le national-socialisme prend acte de la soumission : il ne fait pas un pas du côté de l'Eglise. Il attend qu'elle vienne à lui comme Adolphe Hitler attendait à l'Hôtel Impérial de Vienne la venue de la pourpre romaine.

COMMENT EXPLIQUER L'ATTITUDE DES EVÊQUES?

Nous sommes au dernier jour de mars et la première partie du drame est jouée. Le III^e Reich est partout vainqueur. Il n'a pas seulement asservi à sa loi un pays sans défense, il peut croire avoir courbé les consciences. Les triomphateurs antiques attachaient à leur char les corps de leurs ennemis vaincus et désarmés. Le III^e Reich fait mieux. Il a remporté le plus difficile et à ses yeux le plus précieux des succès : la domination des âmes. Nous savons qu'il ne se contente pas des suffrages arrachés par la force et que c'est à la conquête totale de l'homme, à la possession de ses dernières enceintes intérieures qu'il aspire. C'est l'adhésion et non la soumission qui fait les vraies victoires. Cette victoire ultime et presque inespérée, il peut croire, devant l'effondrement de la ligne de résistance du spirituel, l'avoir définitivement gagnée.

Nous venons d'entendre les évêques d'Autriche avant et après

le coup de force national-socialiste. La confrontation des textes antérieurs et postérieurs au viol de la frontière par les tanks hitlériens a, pour l'esprit, quelque chose d'accablant. Cette impression d'accablement déjà ressentie par le témoin étranger qui se penche sur des textes, nous savons qu'elle a été éprouvée, et avec quelle autre douloureuse violence, par les intéressés immédiats. Nous avons personnellement recueilli de douloureuses confidences. Nous avons été les témoins de la honte, du trouble, du désarroi jetés dans les cœurs par une attitude qualifiée crûment d'abandon de poste par les catholiques qui parlaient devant nous et s'épanchaient librement devant un de leurs frères dans la foi.

A notre tour, que penserons-nous d'une attitude qui pour les catholiques du monde entier, unis par la solidarité spirituelle, a été une douloureuse surprise?

Est-il besoin de dire, tout d'abord, que personne ayant quelque connaissance des responsabilités de la charge épiscopale et du niveau moral qu'elle suppose chez les hommes qui les portent ne sera effleuré par la tentation de mettre en cause un calcul égoïste de la part des évêques. Aucun catholique ne leur fera l'injure de supposer un seul instant qu'ils ont pu être guidés par des considérations de sécurité personnelle. Il est de toute évidence que c'est vers le troupeau confié à leur garde que s'est portée leur première pensée. Leur premier souci aura été d'épargner aux prêtres et aux fidèles les graves conflits qu'ils voyaient venir, conflits que vraisemblablement les maîtres de l'heure n'auront pas manqué de peindre sous les plus sombres couleurs. Connaissant les habitudes des hommes du III^e Reich, nous serions surpris qu'ils aient négligé une aussi efficace vis de pression. Placés devant le redoutable dilemme qui s'est déjà offert aux pasteurs du Reich de la soumission ou de la persécution, pour le troupeau qui leur était confié, les pasteurs d'Autriche se sont décidés pour le moindre mal immédiat. Il reste à savoir si ce calcul est juste et si le moindre mal du moment ne se révèle pas à l'usage le plus grand mal de l'avenir. Le plus grave danger pour les âmes comme pour les corps est l'affaiblissement du réflexe de défense vitale. Des positions de repli adoptées dès le début de l'action ont pour nécessaire conséquence de détruire cette première des conditions de résistance : la confiance dans le chef. Les concessions immédiates sont génératrices des abandons ultérieurs. Les évêques d'Autriche ont mis le pied dans l'engrenage d'usure, dont l'exemple de leurs frères d'Allemagne était là cependant pour leur montrer l'implacable et redoutable fonctionnement. Comment — et c'est là notre stupeur — ont-ils pu rester sourds à des témoignages aussi éloquents que le *mea culpa* d'un Mgr Gröber, par exemple, proclamant après deux ans d'illusion que toutes les espérances mises par lui dans une collaboration avec le national-socialisme avaient été vaines. Nous avons choisi à dessein le nom d'un des prélats d'Allemagne les plus ouvertement partisans des voies de conciliation.

Résolus à ne rien laisser dans l'ombre de ce qui peut expliquer une prise de position déroutante, nous croyons devoir faire ici une place à la version qui, entre toutes celles qui ont été fournies de l'attitude de l'épiscopat, apparaît comme la plus favorable à ce dernier. Au cours de l'entrevue de l'Hôtel Impérial à Vienne, Hitler aurait spontanément fait au cardinal Innitzer l'aveu de son très vif désir de clore le chapitre de la guerre religieuse en Allemagne. L'occasion cherchée et souhaitée d'une liquidation générale des conflits confessionnels, aucune circonstance ne serait mieux en mesure de la faire naître qu'une attitude de conciliation de la part de l'épiscopat autrichien. Le national-socialisme saurait reconnaître le service rendu; l'Eglise n'aurait pas à regretter de s'être montrée conciliante à un tournant décisif.

Nous avons accueilli la version, nous le répétons, la plus favo-

nable de l'attitude des pasteurs de Vienne. Faut-il ajouter que, même ainsi présentées, les raisons n'apparaissent nullement décisives et qu'une grande candeur se montre nécessaire pour faire crédit aux promesses hitlériennes après le précédent allemand de ces dernières années. C'est de tout autres promesses et autrement solennelles que le Führer faisait au moment de la signature du Concordat en 1933. Il ne s'agissait pas alors d'imprécises perspectives verbales, ouvertes au cours d'une conversation privée, dans une chambre d'hôtel. Le maître de l'Allemagne engageait publiquement et à la face du monde sa signature dans des actes rédigés et formels. Six mois plus tard, la nomination d'Alfred Rosenberg, du plus déclaré sectaire du III^e Reich, au poste de directeur culturel du Reich montrait l'esprit dans lequel les dirigeants de l'Allemagne hitlérienne entendaient appliquer le Concordat. Il est encore plus inconcevable que le cardinal ait pu vraiment accorder sa confiance aux promesses d'un Bürckel, vraiment pu croire qu'une ère de bienfaisante collaboration, de « bon travail ensemble » (*gute Zusammenarbeit*) allait succéder à la soumission de l'épiscopat. Il n'a pas pu oublier l'attitude du même Bürckel dans la Sarre : au premier acte, des avances et des promesses, — le III^e Reich n'en est jamais avare dans les heures où il s'agit de franchir un cap difficile — au second acte, l'affreuse pression, déployée pour obtenir, au moyen d'une comédie de vote, l'adhésion 100 p. c. des parents sarrois à l'école commune et l'abandon de l'école confessionnelle. Il n'a pas pu oublier ce passé si récent. Il ne peut pas ignorer la manière du III^e Reich, le diptyque classique : les sourires d'abord, la force ensuite. Application classique d'une méthode pour laquelle il y a un dicton en langue allemande : *Zuckerbrot und Peitsche*. Le « gâteau et la cravache » — cela pourrait être le titre de la pièce, jouée depuis cinq ans par le national-socialisme avec un succès qui ne s'est jamais démenti.

Tout cela, le cardinal de Vienne le sait beaucoup mieux que nous. Il sait aussi que le national-socialisme, qui ne tient pas ses propres promesses, juge les autres d'après lui-même et accorde peu de confiance aux promesses d'autrui. Les chefs racistes n'ont jamais laissé ignorer qu'entre tous les serments de loyalisme envers l'Etat, leur étaient spécialement suspects les serments arrachés par la force. Le cardinal Innitzer se souvient certainement d'un mot prononcé par le Statthalter badois Wagner en juin 1937 : « Quand les hommes de la réaction confessionnelle m'assurent solennellement de leur fidélité envers l'Etat, ces protestations sont à mes yeux sans valeur. Les mêmes hommes ont juré fidélité à la République de Weimar. La seule question décisive demeure pour moi de savoir comment ces hommes se comportent pratiquement vis-à-vis du national-socialisme et de la doctrine de notre Etat. »

Le raciste entend juger la conversion du catholique d'après les fruits qu'elle portera. Le catholique peut juger le racisme d'après les fruits déjà portés. Il a devant lui le champ d'expérience de cinq années.

Comment après tant de précédents aveuglants s'expliquer l'extraordinaire confiance du cardinal de Vienne? Certains invoquent une origine sudète qui pourrait expliquer une sympathie instinctive pour l'Allemagne. Ceux qui ont approché Mgr Innitzer, en soulignant ses éminentes qualités de bonté et d'humanité, la chaleur de cœur du prêtre, insistent sur une fragilité de complexion nerveuse chez l'homme, susceptible de le trahir à l'occasion de certains chocs.

Nous n'avons rien caché de ce que le spectacle du fléchissement de l'esprit devant la force avait de déprimant pour les cœurs. Nous n'avons rien dissimulé de la tristesse. Nous pouvons déplore, il appartient à d'autres que nous de condamner. A l'inconvenance qu'il y aurait de notre part à porter des verdicts sur des

princes de l'Eglise se mêle un autre sentiment plus intime, plus profond. Nous avons conscience de la facilité des conseils d'héroïsme prodigués à l'abri d'une frontière. Certaines intransigeances nous font penser aux farouches admonestations adressées du fond d'un confortable cabinet de rédaction aux combattants de la ligne de feu. Nous savons devant quelles accablantes responsabilités, devant quelles redoutables options un pouvoir d'Etat décidé à aller jusqu'au bout de la force peut placer un cœur de prêtre. Il nous semble voir devant nous les grands traits du tableau qui se présente aux yeux du pasteur au moment de la décision d'où dépendra le sort de tant d'âmes et peut-être aussi de tant de vies qui lui sont confiées. Il nous semble voir, à notre tour, l'élargissement à l'infini des cercles concentriques créés dans l'eau par la première pierre, la répercussion du conflit initial en un nombre immense de drames de conscience individuels, les situations perdues, toute la misère matérielle et morale. Nous mesurons du regard la profondeur du fossé qui sépare l'action de la critique, principalement sur le terrain de la vie des âmes. Ce regard-là suffit pour nous inspirer la pudeur des intransigeances avantageuses, pour nous interdire l'héroïsme verbal.

LA VOIX DE ROME

Ce rôle de redressement, de correction souveraine dans la lumière de l'autorité, ce rôle qui n'est pas le nôtre a été assumé par le plus haut tribunal spirituel de l'univers. Le 1^{er} avril une note officielle du Vatican dans l'*Osservatore Romano* apprenait aux fidèles catholiques du monde entier qui recevaient la nouvelle avec un soupir de libération, que la déclaration du 18 mars avait été rédigée sans aucune entente préalable avec le Saint-Siège, sous l'entière et unique responsabilité de l'épiscopat d'Autriche, et qu'aucune approbation postérieure ne lui avait été donnée. Sous une forme indirecte, le désaveu était formel.

Quelques heures auparavant, le soir du 31 mars, une communication radiodiffusée en langue allemande de la Cité du Vatican avait en termes fort durs publiquement flétri l'attitude de l'épiscopat d'Autriche :

« Le catholicisme politique (ce « catholicisme politique » qui est le plus grand argument des adversaires de l'Eglise) nous le trouvons bien plutôt dans les rangs mêmes de ces catholiques — qu'il s'agisse de simples fidèles ou de hauts personnages de la vie catholique — que l'esprit de tactique et une trop grande prudence conduisent à se plier devant les circonstances. Nul doute que ce faux catholicisme politique n'ait, au cours de l'Histoire, porté le dommage le plus grave à l'honneur et au prestige de l'Eglise, tout spécialement en des temps où les ennemis du christianisme se glorifient de leur fidélité à leurs propres principes et jettent à la tête des chrétiens leur mollesse et leur débilité d'âme (geistliche Knochenweichung). Le mal est d'autant plus grand quand ce sont les hommes mêmes que leur charge désigne pour être les supports de la loi morale voulue de Dieu qui apparaissent contaminés (angesteckt) par ce faux catholicisme politique et se courbent devant la force et le succès du jour. Il arrive alors que le regard de ces pasteurs ne distingue plus, comme ce serait leur devoir, le loup sous la toison de brebis. Il arrive que ces pasteurs accordent leur confiance aux promesses d'hommes dont ils savent pourtant que d'autres ont fait avec eux de tristes expériences et contre la séduction desquels la parole même du Pasteur suprême aurait dû les mettre en garde. Les autorités ecclésiastiques sortent de leur domaine en faisant des déclarations constituant une appréciation des résultats économiques, sociaux ou nationaux obtenus par un gouvernement. Aucun fidèle n'est tenu en conscience à respecter de telles appréciations de la part de l'autorité ecclésiastique et à s'y conformer pratiquement dans l'usage de ses droits politiques. Ce

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager
dirigé par les Sœurs de la Visitation
COUPURE - GAND

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes filles qui ont terminé leurs études de s'initier aux devoirs qui incombent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

WETTEREN

Pensionnat du Sacré-Cœur

**MAISON D'ÉDUCATION DIRIGÉE PAR LES RELIGIEUSES
APOSTOLINES DE SAINT-JOSEPH**

Situation unique. 12 ha. de parc et jardins. Toutes études primaires, moyennes, commerciales, professionnelles. — Arts d'agrément. — Education physique. — Vie familiale. — Pension : **2.400 fr.** — Réduction importante aux familles nombreuses.

Demandez prospectus illustré à la Rév. Mère Supérieure

Institut des Frères Alexiens

GRIMBERGEN-lez-BRUXELLES

(A deux kilomètres du Heysel)



Traitement d'hommes atteints de maladies nerveuses ou mentales (neurasthénie, surmenage, phobie) et pouvant eux-mêmes supporter les frais de pension.

SECTION FERMÉE
et
SECTION OUVERTE

Renseignements donnés à l'Institut, tous les jours, de 9 à 11 et de 2 à 5 heures.

Téléphone :
BRUXELLES 26.39.53

INSTITUUT SINTE-AGNES

**KATHOLIEKE VLAAMSCHE ONDERWIJSINRICHTING
VOOR MEISJES**

Bestuurd door de Religieuzen Ursulinen.

Turnhoutschebaan, 79 Lammekensstraat, 84

BORGERHOUT-ANTWERPEN

EXTERNAAT — HALF INTERNAAT — INTERNAAT

Vakschool van den Middelbaren graad. Onder toezicht van Staat, Provincie en Gemeente. Opleiding voor Kostuumnaaien en -knippen. Opleiding voor den handel.

Normaalschool voor kostuumnaaien en -knippen.

Diploma afgegeven onder Rijkstoezicht.

Middelbaar- en lager onderwijs. — Kindertuin.

Institut des Religieuses Ursulines

PENSIONNAT : Programme officiel d'études primaires et moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce — Coupe et confection — Cours ménagers — Dessin — Peinture — Arts décoratifs — Piano, violon, etc.

ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE ET MÉNAGÈRE, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers. Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

Rue de Bruxelles, 76-78, Namur

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

INSTITUT SAINT-BONIFACE

82, rue du Viaduc, Bruxelles
65, rue du Conseil, Bruxelles



Externat
Demi-Pensionnat
Internat

■ ■

Section
scientifique

Humanités
anciennes

Humanités
modernes

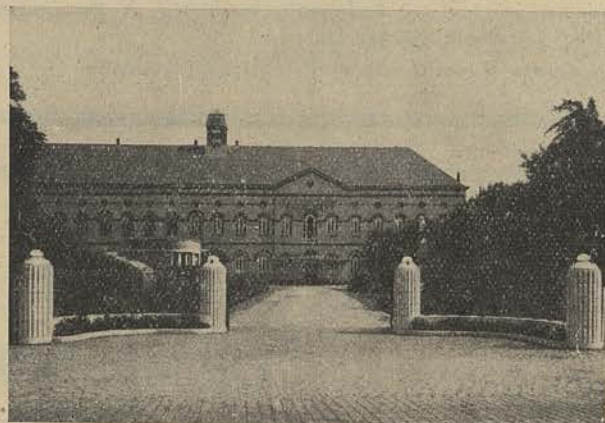
Section
préparatoire

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTIONS FRANÇAISE ET FLAMANDE
ÉCOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes. Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

INSTITUT DE LA SAINTE-FAMILLE

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes
— Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
— Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale
moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 5).

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
Humanités anciennes.

COSTERMANSVILLE-KIVU (Congo belge)

INSTITUT ALBERT I^{er}

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT
POUR ENFANTS EUROPÉENS

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire et moyen.

Collège St-Jean Berchmans

(Ancien Collège Saint-Michel)

Rue des Ursulines, 4, BRUXELLES

Sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT

Humanités anciennes — Humanités modernes.
Section commerciale — Section préparatoire.

A proximité de la gare du Midi, de la Bourse, du Grand-Sablon
et de la place Rouppe.

faux catholicisme des adaptés prudents apparaît sous un jour encore plus déplorable si le simple croyant doit encourir les conséquences d'une attitude de courageuse défense des principes du Droit divin (et en particulier de la loi du Droit naturel) dans le temps même où les pasteurs concluent alliance avec les victorieux du jour. Tous les esprits droits qui se trouvent en grand nombre en dehors de l'Eglise ne pourront, dans cette attitude de leur pasteur, voir autre chose que trahison et manque de dignité (Treulosigkeit u. Unwürde). Nous ne nions pas la possibilité de bonnes intentions personnelles, mais ce n'est pas à ces intentions individuelles que doit ici s'attacher le jugement. Les adversaires de l'Eglise auraient, dans un cas pareil, des raisons de triompher, parce qu'une fissure apparaît dans le lien personnel et nécessaire de l'Eglise, nous voulons parler de la confiance absolue qui doit régner entre le troupeau et le pasteur... Ce faux catholicisme politique, partout où il se montre, doit être condamné et marqué au fer rouge... Il ne résistera pas à l'épreuve du jugement futur devant le tribunal du Christ, pas davantage qu'il ne tient aujourd'hui devant le tribunal de l'Epouse du Christ, de cette Eglise qui, quoi qu'il advienne, s'élève en sa qualité d'épouse sans tache, aux yeux de tous les catholiques fidèles, bien haut au-dessus des lâchetés humaines. »

Nous avons cru devoir reproduire l'ensemble d'un texte qui n'a été connu que par courts fragments de la majorité du public français, et qui constitue un jugement aussi ferme que sévère sur l'attitude de l'épiscopat. Il est superflu d'insister sur la vigueur de blâme, de termes comme *Treulosigkeit u. Unwürde* (trahison et absence de dignité), *feige Menschlichkeit* (lâche humanité), *überkluge Anpassung* (adaptation superprudente) et sur la portée de flétrissure de pareils qualificatifs dans une émission du poste du Vatican.

Le lecteur des journaux connaît, il est vrai, et à notre tour nous n'aurons garde de taire les limitations apportées par le Saint-Siège à la communication du 31 mars. Le 4 avril une note de *l'Osservatore Romano* présentait cette dernière comme « un essai théorique dû à une initiative privée, dépourvu de caractère officiel, demi-officiel ou inspiré ». Il reste, et la constatation est d'importance, que l'organe du Vatican ne dément ni la substance du communiqué par ondes, ni ne l'infirmé en invoquant une circonstance matérielle qui l'aurait frappé de nullité, comme par exemple une carence momentanée du contrôle au poste de radio par l'absence du directeur des émissions. Le caractère officiel de la communication est démenti; sa haute signification demeure.

Qu'avons-nous besoin d'ailleurs d'une affirmation de solidarité catégorique entre le Vatican et la communication du 31 mars? La nature des réactions provoquées à Rome par la déclaration épiscopale autrichienne ne se lit-elle pas suffisamment et dans le voyage précipité du cardinal Innitzer à Rome et dans la déclaration en langue allemande imprimée au nom de l'épiscopat autrichien dans *l'Osservatore Romano* du 6?

Le cardinal Innitzer à peine débarqué d'avion à Rome le soir du 5 avril a un entretien avec le cardinal-secrétaire d'Etat. Le lendemain matin, après une nouvelle conversation avec le cardinal Pacelli, il est reçu en audience par le Souverain Pontife. Il repart pour Vienne dans l'après-midi. Le soir même (6 avril) paraît dans les colonnes de *l'Osservatore* la déclaration suivante, signée du cardinal et faite au nom de tout l'épiscopat d'Autriche :

I. — *La déclaration solennelle des évêques d'Autriche datée du 18 mars de cette même année ne prétendait bien entendu (selbstverständlich) exprimer aucune approbation (Billigung) de ce qui était et demeure inconciliable avec les lois de Dieu, avec la liberté et les droits de l'Eglise catholique. En outre, cette déclaration ne doit pas (darf nicht) être considérée par l'Etat et le parti comme obligeant en conscience les fidèles. Elle ne devra pas davantage être utilisée pour des buts de propagande.*

II. — *Pour l'avenir, les évêques d'Autriche demandent :*

a) *Que dans toutes questions touchant le Concordat autrichien aucune modification ne soit apportée sans entente préalable avec le Saint-Siège;*

b) *Que dans l'ensemble des mesures scolaires et d'éducation, comme des mesures relatives à la conduite de la jeunesse, les droits naturels des parents soient garantis et que soit assurée l'éducation religieuse et morale de la jeunesse catholique, d'après les principes de la foi catholique; que soit interdite toute propagande antireligieuse et anticléricale; que soit assuré le droit des catholiques à proclamer, défendre et mettre en pratique leur foi et les principes chrétiens dans tous les domaines de la vie humaine et avec tous les moyens de la civilisation technique moderne.*

Le recul est manifeste, éclatant, en même temps que l'atmosphère apparaît purifiée. Aucun catholique n'a pu ignorer à quelle influence était dû le foudroyant redressement de l'épiscopat autrichien. Des informations complémentaires ont précisé les choses et montré que c'était l'influence personnelle du Vicaire de Jésus-Christ qui, en dépit de la pression concentrique d'influences allemandes ou italiennes s'exerçant dans l'atmosphère romaine elle-même, avait emporté la décision.

DÉSARROI JETÉ DANS LES CONSCIENCES

Nous avons beaucoup traduit. Il n'était pas inutile de remettre certains textes sous les yeux du lecteur. De ces textes sort une irrésistible lumière.

A quelques jours, presque à quelques heures de distance, le témoin enregistre de la part de l'épiscopat autrichien des prières pour Schuschnigg, des prières pour Hitler, des implorations à la bénédiction céleste pour l'indépendance de l'Autriche, un *Te Deum* pour l'envahisseur. Ces prières, on ne se contente pas de les formuler; on les demande, on les prescrit aux fidèles. Aucun essai d'explication — peut-être a-t-on conscience de la vanité de la tentative — n'est esquissé. Les transitions sont négligées. Les évêques autrichiens ne peuvent ignorer les cruelles épithètes que le langage populaire de tous les pays épingle sur ces volte-faces foudroyantes imposées par le succès de l'adversaire. Chez nous on parle de « tourner casaque ». Les images varient selon les langues. Le fond péjoratif demeure. Les « prudentes, trop prudentes adaptations » évoquées à la radio, par le *speaker* de la Cité du Vatican sont, sous toutes les latitudes, l'un des moyens par lesquels un homme se déconsidère le plus sûrement.

Le discrédit est particulièrement grave, il est particulièrement lourd de conséquences quand il frappe un prince de l'Eglise. La fièvre de ces journées de drame, la bousculade des événements ont-elles laissé aux évêques tout le sang-froid nécessaire pour mesurer la portée des ravages créés dans la confiance du peuple des fidèles par un changement de direction de 180 degrés en quelques heures de la part de ses pasteurs? Leur ont-elles laissé le calme voulu pour se représenter fortement et d'une manière sensible l'état d'esprit du catholique de la rue, arrêté à Vienne, devant un des panneaux de publicité et y lisant sous la signature de ses évêques des déclarations « solennelles » dont l'esprit allait directement à l'encontre des déclarations venant hier des mêmes bouches? Il serait dangereux de surestimer la capacité de confiance des âmes; celle-ci n'est pas infinie. Il est des limites qu'il est prudent d'ignorer et des épreuves de résistance qu'il est téméraire de tenter.

Enfin, les évêques se sont-ils représenté dans quel état d'esprit les admirables catholiques qui ont défendu jusqu'au bout l'indépendance de leur pays et pour lesquels ils n'avaient pas hier assez d'éloges, un Schuschnigg, un Pernter, un Schmitz ont pu lire

au fond des cachots hitlériens, où par un raffinement de cruauté toutes les nouvelles leur sont diligemment apportées par la voie de la presse ou des haut-parleurs, les déclarations empressées de sympathie de l'épiscopat pour le III^e Reich? Témoignage de capitulation que ne vient même pas atténuer un simple mot de souvenir pour ceux qui se sont sacrifiés, un simple geste d'adieu à ceux que l'on appelait hier les gardiens de la « civilisation chrétienne ». Jamais le réalisme de l'Histoire n'aura été plus immortel.

L'honneur de l'Eglise a été sauvé par Rome. Nous savions qu'il ne serait pas atteint. Nous savions que l'Eglise ne souffre pas de tache sur son manteau. La voix de Rome a rompu une situation étouffante. Elle a rendu le calme aux consciences dans lesquelles commençait de poindre le doute.

La voix du Vatican a rétabli l'ordre moral. Elle n'a pas apporté de clarté sur l'attitude personnelle du pasteur de Vienne. L'obscurité continue d'entourer un renversement de front qu'eût seul rendu légitime un retournement complet dans les positions du III^e Reich. Nous eussions compris l'attitude du cardinal Innitzer si le III^e Reich avait, dans ces derniers temps, donné dans sa politique religieuse des signes positifs d'amendement. Qu'avons-nous vu comme témoignages d'apaisement entre décembre 1937 et mars 1938? La suppression de toutes les écoles ecclésiastiques (*Klosterschulen*) en Bavière, l'interdiction de toutes les organisations de jeunesse catholique, y compris les congrégations de jeunes filles en Bavière et dans les évêchés de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, la poursuite du plan d'anéantissement de l'école confessionnelle. Nous ajouterons, à l'adresse des naïfs qui s'imaginaient que la soumission de l'épiscopat autrichien pourrait au moins signifier une halte dans la guerre religieuse, qu'à la date du 1^{er} avril de cette année vingt-sept établissements catholiques d'éducation (à Aix-la-Chapelle, Cologne, Godesberg) ont été fermés par la Gestapo, et que dans la seule ville d'Aix-la-Chapelle des infirmières nationales-socialistes ont remplacé les Sœurs de Charité dans quatorze foyers d'enfants catholiques.

CONTRADICTIONS INTERNES

Nous avons dit plus haut l'impression libératrice produite par la rectification d'attitude de l'épiscopat autrichien après la visite au Vatican.

Le malheur est que, bien que rédigé en allemand, ce correctif de *Osservatore* n'a justement pas atteint les âmes qui en avaient le plus besoin. Nous voulons parler des âmes qui avaient été troublées par les premières manifestations de soumission « sans condition » à Hitler, des âmes d'Allemagne et surtout d'Autriche. Nous ne surprendrons personne en disant que *Osservatore* n'est pas du nombre des lectures permises en terre allemande. Non seulement le texte qu'il publiait sous la signature du cardinal Innitzer est demeuré pratiquement inconnu de la totalité des habitants de l'Allemagne ou de l'Autriche, mais l'existence même d'une rectification imposée par Rome a été ignorée. Sans aucune ombre au tableau de la capitulation, la déclaration épiscopale, reproduite à 30 millions d'exemplaires, avec le fac-similé des signatures d'évêques et le célèbre *heil Hitler* de la main du cardinal, aura pu s'étaler à la première page de tous les journaux et sur toutes les colonnes de publicité de la grande Allemagne.

Inutile en terre autrichienne et allemande, où elle est restée entièrement ignorée, la rectification romaine des évêques aura en revanche très positivement desservi l'épiscopat auprès des dirigeants nazis qui, eux, lisent *Osservatore*. Le national-socialisme ne goûte pas les réserves mises à son action, très spéciale-

ment quand ces réserves viennent de l'Eglise. Nous trouvons dans un discours d'Alfred Rosenberg, prononcé à Trèves le 4 avril, une anticipation des sentiments dans lesquels les dirigeants hitlériens auront pris connaissance de la rectification épiscopale, parue le lendemain dans les colonnes de *Osservatore*. Rosenberg ne nous laisse aucun doute sur la nature de l'accueil réservé par le national-socialisme aux adhésions conditionnées : « Le national-socialisme tend la main à quiconque confesse sa foi à l'Allemagne, sans l'entourer de *mais* et de *si*. »

Inutile auprès du peuple des fidèles soigneusement retranché par les soins du nazisme de toute communication avec Rome, irritante pour les chefs hitlériens, on peut se demander quelle aura pu être l'efficacité de la rectification épiscopale de *Osservatore*.

Elle aura eu, il est vrai, sur le plan doctrinal une utilité de premier ordre : celle de fixer, et d'éclatante manière, les positions de l'Eglise. Nous sommes, en revanche, obligés de constater que si elle dégage de façon décisive la responsabilité de l'Eglise, elle ne dégage point celle du cardinal. Le texte de la rectification paru dans *Osservatore* ne réussit pas à rétablir dans le cœur du témoin catholique le sentiment de la confiance. Le lecteur le plus respectueux de la hiérarchie ne pourra se défendre d'un douloureux hochement de tête en présence d'un document dans lequel éclate presque à chaque ligne la contradiction avec les déclarations précédentes ou la contradiction entre les mots employés et les faits déjà acquis.

1. — Dans la rectification romaine l'épiscopat réserve « bien entendu » (*selbstverständlich*) les droits de l'Eglise, mais dans les instructions allemandes, données au clergé vingt jours avant, le même épiscopat prescrivait aux prêtres et aux fidèles de « se placer sans condition » (*bedingungslos*) derrière l'Etat grand-allemand.

2. — Dans la rectification romaine l'épiscopat précise que ses déclarations ne « devront pas être utilisées dans un but de propagande ». Comment ces mots peuvent-ils être lus sans un sentiment de douloureuse ironie, alors que depuis huit jours déjà la déclaration de soumission, reproduite à trente millions d'exemplaires, avec fac-similé des signatures, s'étale sur tous les murs d'Allemagne et d'Autriche? Quel sens, se demandera le même témoin, pouvait au surplus avoir un texte comme celui de la déclaration, sinon un sens d'utilisation de propagande ultérieure? Cette évidente destination pratique pouvait-elle vraiment être ignorée des signataires?

3. — Dans le même paragraphe de la rectification romaine l'épiscopat souligne que le devoir de loyalisme envers l'Etat ne saurait dans sa pensée comporter une « obligation de conscience ». Mais alors pourquoi, dans les instructions aux fidèles et au clergé, emploie-t-il quelques semaines avant le terme « devront » (les prêtres et les fidèles devront se placer sans condition...)? Une expression comme « nous attendons de tous les fidèles » (à propos du vote), si elle ne comporte pas, dans la rigueur du terme, une obligation de conscience, revêt cependant, aux yeux des fidèles, quand elle tombe des lèvres d'un cardinal, un caractère moralement contraignant.

4. — Dans la rectification l'épiscopat insiste sur la nécessité de préserver la jeunesse de toute influence qui pourrait être un danger pour ses mœurs ou sa foi. Le lecteur au courant de l'esprit qui règne dans la jeunesse hitlérienne, esprit mis cent fois en lumière par l'Eglise, se demandera comment un épiscopat aussi justement soucieux de préserver la jeunesse autrichienne pouvait, quelques jours avant, instamment recommander à tous les organisateurs « de préparer les voies au rattachement de leurs

groupements aux formations de jeunesse du Reich allemand (1). »

5. — Dans la rectification l'épiscopat demande que sur le plan de l'éducation soit assuré le libre exercice des droits de la conscience catholique. Mais ces demandes viennent trop tard. Elles tombent dans le vide. Elles sont bousculées par le fait. Tout ce que l'épiscopat « demande » à voir écarté est déjà réalisé, ou en voie de réalisation. Comment le national-socialisme assure-t-il le libre exercice des droits catholiques sur le plan scolaire? En assurant d'abord ses propres positions anti-catholiques, en déplaçant et en remplaçant les maîtres, en instituant sans perdre une heure des « camps de doctrine », où l'on travaillera à modifier l'esprit des instituteurs catholiques. L'épiscopat demande qu'il n'y ait pas de propagande hostile à l'Eglise. Et au moment où il formule sa demande, il y a beau temps que le *Schwarze Korps* se vend devant le portail de la cathédrale Saint-Etienne. Tout cela, ce stupéfiant désaccord entre les exigences et la réalité, peut-il vraiment l'ignorer?

DÉSACCORD D'ATTITUDE ENTRE L'ÉPISCOPAT AUTRICHIEN
ET L'ÉPISCOPAT ALLEMAND

L'aspect le plus douloureux de ces journées est le désaccord qui apparaît partout.

Il y a d'abord le désaccord de l'épiscopat autrichien avec lui-même. Prières pour Schuschnigg, prières pour Hitler, à quelques heures de distance. Après l'entrée d'Hitler, il y a d'abord une attitude Berlin, puis une attitude Vatican (déclaration affichée sur tous les murs, rectification de l'*Osservatore*).

Il y a ensuite le désaccord du même épiscopat autrichien avec la ligne romaine. Comment concilier les instructions données au clergé de Haute-Autriche : « Il faut retirer au peuple l'idée que la religion peut être menacée par le national-socialisme » avec la solennelle affirmation du Pape dans son message de Noël 1937 sur une « persécution telle qu'il ne s'en est pas vue au cours de l'Histoire de plus grave et de plus terrible »?

Il y a enfin, et c'est peut-être l'aspect le plus lourd de conséquence dans l'attitude des évêques d'Autriche, le désaccord entre l'épiscopat autrichien et l'épiscopat allemand. L'unité de front du spirituel est brisée. Tous les héroïques efforts d'un cardinal Faulhaber, d'un comte Galen (le pasteur intrépide de Münster), et de bien d'autres prélats allemands, qui ont tenu sans faiblir le drapeau de la bataille des consciences contre l'oppression, risquent d'être frappés de stérilité.

Pendant que tous les mandements de carême des évêques du Reich reproduisent le leitmotiv unique : résistance, résistance des âmes à la force, les évêques d'Autriche proclament qu'il faut ôter au peuple « l'idée que la religion peut être menacée par l'hitlérisme ».

Pendant que l'évêque de Rottenburg (Wurtemberg) reste chez lui le jour du plébiscite, le cardinal Innitzer se fait complaisamment photographier par toutes les cameras nazies, faisant le salut hitlérien après avoir déposé son bulletin dans l'urne.

Pendant que les évêques du Reich se taisent à la veille du plébiscite, déclaré « acte sacré » par la presse hitlérienne (il y a des silences qui sont un acte et un acte d'héroïsme, dans les

(1) Le résultat de l'abdication touchant les associations de jeunesse autrichiennes ne s'est pas fait attendre. On pouvait compter que le III^e Reich utiliserait sans perte de temps les « bonnes dispositions » de l'épiscopat. Moins d'un mois après la soumission des évêques, voici quels étaient les résultats obtenus : dissolution de la Fédération de gymnastique chrétienne (270 groupes), de la Société Saint-Georges des éclaireurs catholiques (155 groupes), des Sociétés catholiques universitaires (78 cercles); arrestations et mises sous scellés opérées à la « Ligue de Jeunesse catholique » (60.000 membres), à la « Fédération ouvrière des apprentis catholiques » et à la « Jeunesse catholique féminine », groupement dont l'indépendance était, comme le fait observer l'*Osservatore*, garantie par le Concordat de 1933.

conditions actuelles de l'Allemagne), les évêques d'Autriche déclarent que « bien entendu » ils accompliront leur devoir envers un régime qu'ils couvrent de fleurs.

Pendant que des clameurs de rage et de haine et des cris de : « A la potence! » s'élèvent dans les réunions nazies quand est prononcé le nom Faulhaber, les applaudissements crépitent quand est prononcé le nom Innitzer. Il nous est impossible de croire que ces applaudissements-là ne retentissent pas douloureusement au cœur du prêtre qu'ils entendent honorer.

* * *

De ces faits confrontés, il demeure ceci qui est affreusement grave : il est impossible aujourd'hui que beaucoup de cœurs simples en Allemagne ne fassent pas le raisonnement suivant : puisque le cardinal de Vienne apporte aussi joyeusement ses suffrages à Hitler, il doit tout de même y avoir de l'exagération dans ce que nous disent nos évêques à nous et aussi dans les messages du Pape. Terriblement déprimante pour les catholiques d'Autriche, auxquels elle a donné le sentiment de l'abandon, l'attitude épiscopale autrichienne aura, dans le Reich, ouvert une brèche morale que ne manquera pas d'utiliser l'adversaire.

En beaucoup de cœurs elle aura fait naître le doute et le trouble. Encore une fois ce n'est pas notre rôle à nous de prononcer des verdicts. Nous n'avons ni qualité ni autorité pour condamner. Nous avons dit et nous répétons qu'il est trop facile d'accabler, du fond de la sécurité, des hommes jetés dans le feu de la bataille. Mais il nous appartient de constater des ruines. De cette page d'Histoire nous ne retiendrons que la tristesse.

ROBERT D'HARCOURT,
Professeur à l'Université catholique
de Paris.

Problèmes actuels

UN BILAN

La soumission empressée de l'Angleterre aux demandes italiennes, dont on peut dire qu'elle ne s'est pas produite trop tôt, s'est faite d'une manière devenue maintenant habituelle chez nous. A une première période d'hostilité violente et de menaces succède une capitulation, présentée ensuite comme un triomphe.

En même temps que l'affaire italienne nous eûmes un effort partiel pour résoudre le problème permanent et gros de dangers de nos relations avec l'Irlande. Dans les deux cas les autorités ont conduit l'opération avec une habileté qui mérite les louanges : dans le premier cas il s'agissait d'une retraite et d'une capitulation; dans le second il y allait d'une importante contre-partie à obtenir. Mais là où ces autorités ne méritent aucune louange, c'est dans la façon dont elles persistent à égarer l'opinion anglaise, parce que cet égarement est devenu une question de tradition et de routine d'autant plus simple d'ailleurs que l'opinion anglaise ne demande qu'à être égarée. En fait, cette opinion s'irriterait vivement si on prétendait lui servir la vérité sous une forme déplaisante.

On s'attendait à un troisième « arrangement », celui de l'emploi, contre les Japonais, de l'alliance américaine. Il ne vint pas et

il semble que nous n'ayons plus guère de chances de le voir arriver. Il y a quelques semaines on pouvait croire la chose possible, mais elle avorta. Impossible à l'Angleterre de s'en prendre, seule, au Japon. Et il paraît bien que personne ne s'offre à l'aider. Il ne nous reste donc qu'à souhaiter le meilleur et à nous contenter des histoires qui annoncent que la résistance chinoise s'accroît. Malheureusement, cette résistance chinoise, quelque longue et quelque efficace qu'on l'imagine, ne rendra pas à la Grande-Bretagne ses marchés d'Extrême-Orient, ni l'énorme tribut qu'elle prélevait là-bas sous forme d'intérêts bancaires, primes d'assurances, etc.

Un quatrième règlement, une entente avec le nouveau Reich allemand est peut-être pendant, mais il n'est pas acquis. Et il n'est guère facile de voir sur quelle base pourrait se conclure un quelconque arrangement qui en vaille la peine. Les Allemands multiplient leur aviation bien plus rapidement que nous; ils ont la « conscription » des ouvriers, des usines comme des pilotes, des servants et de tout ce dont dépend une aviation, alors que l'Angleterre paie pour tout cela les taux les plus élevés du monde.

Un cinquième règlement — avec l'Espagne nationaliste — est délibérément évité. Politique bonne ou mauvaise : seul l'avenir en décidera. Quant à ce que veut cette politique, la chose ne fait pas de doute : elle estime que plus l'agonie de l'Espagne se prolongera et plus augmenteront les chances de neutraliser le plus longtemps possible une puissance rivale en Méditerranée occidentale, puissance placée à la porte d'entrée même de cette mer dans l'Océan.

Un sixième règlement, celui de notre déplorable gaffe en Palestine, n'est toujours pas essayé...

* * *

Si nous résumons la situation en ces six points nous arrivons au bilan suivant :

1^o Quant au conflit avec l'Italie, l'Angleterre a acquis — pour ce qu'elle vaut — une promesse de mettre fin à la propagande menée contre la précaire influence anglaise au service des Juifs et contre les Arabes en Palestine. D'autre part, l'Angleterre a promis de ne fortifier ni Haïfa, ni Chypre sans en avertir les Italiens. Elle a dû accepter le fait accompli d'une île de Pantellaria terriblement fortifiée. De Dumeira et de la sortie sur la mer Rouge, pas un mot, semble-t-il... Détente sur la frontière de la Lybie, mais le danger peut renaître là, à tout moment. Dans la question de l'Abyssinie, l'Angleterre reste exactement là où elle était : c'est-à-dire nulle part ;

2^o Dans l'affaire irlandaise on a réellement progressé et l'Angleterre enregistre un avantage réel. Elle pourra se servir de ports irlandais bien abrités et de la puissance industrielle de l'Irlande pour la défense du pays : choses dont elle a le plus pressant besoin. Certes, l'Angleterre devra payer, mais étant donnée l'importance de l'objectif, elle s'en tire à très bon compte. La guerre économique entre les deux pays prend fin — résultat appréciable et qui s'imposait depuis des années. L'Angleterre ne renonce pas encore à soutenir les Loges orangistes anti-nationales (car c'est bien à cela que se réduit en fin de compte le subside anglais aux six comtés appelés « Ulster »), mais elle a marqué le sens de l'évolution de ses intentions à l'avenir. L'Angleterre abandonne sa revendication au tribut prélevé sur les terres jadis prises de force aux Irlandais — et cela moyennant un rachat équivalant à quelque chose comme le dixième de la valeur nominale marchande des dites terres. Mais comme le tribut en question était pratiquement perdu, tout arrangement en l'occurrence est favorable. Sans doute l'Irlande s'y retrouvera amplement avec ce que l'Angleterre aura à payer désormais

pour l'aide irlandaise dans le réarmement anglais, mais pour l'Angleterre la solution est excellente. Dans l'affaire irlandaise, l'évolution récente a renforcé l'Angleterre et de la bonne besogne a été accomplie. Il est significatif que pas mal parmi les opposants irlandais (du Nord) à l'Irlande, les plus violents, les plus sots et les plus obstinés, en viennent publiquement à une attitude plus raisonnable;

3^o L'Extrême-Orient est virtuellement perdu pour l'Angleterre et il n'y a qu'à en prendre son parti;

4^o Quant à savoir quels accords verbaux ou écrits sont possibles avec Berlin, il n'y a qu'à attendre. Il n'est pas aisé de se rendre compte des avantages que l'Angleterre pourrait obtenir en l'espèce. Berlin tient tous les atouts, car la politique anglaise, qui s'est obstinée à soutenir et à restaurer la Prusse a maintenant produit tous ses fruits. Il nous reste une très bonne carte : les hommes qui commandent dans le nouveau gouvernement despotique de l'Allemagne ont une très haute idée de la puissance potentielle de l'Angleterre. Qu'à ce sujet ils se trompent ou non, leur opinion nous fournit une carte à jouer. Et le fait que, dans leur vanité, ils sous-estiment de façon absurde les Italiens nous fournit également un avantage à exploiter;

5^o Dans la question espagnole, il reste à voir si la Catalogne résistera suffisamment pour être utile à la politique de l'Angleterre. Londres tergiverse en l'espérant. Rien de positif n'est fait ni dans un sens, ni dans l'autre;

6^o La gaffe palestinienne, avec son cortège de maux, ne fait qu'empirer. Non seulement on ne s'est pas prononcé pour une politique saine, ni même pour aucune politique, mais la haine des Syriques, et plus généralement de l'Islam tout entier, contre la puissance anglaise — tenue pourtant pour l'alliée traditionnelle de l'Islam à travers tout l'Orient — s'est exaspérée, peut-être même d'incurable façon.

Voilà où en sont les affaires anglaises en ce moment, avec le soutien précaire d'une France chaotique et d'une Russie bolcheviste sur laquelle très certainement personne ne peut compter. Dans l'ensemble du tableau, un seul point clair : celui d'un début de réconciliation avec l'Irlande.

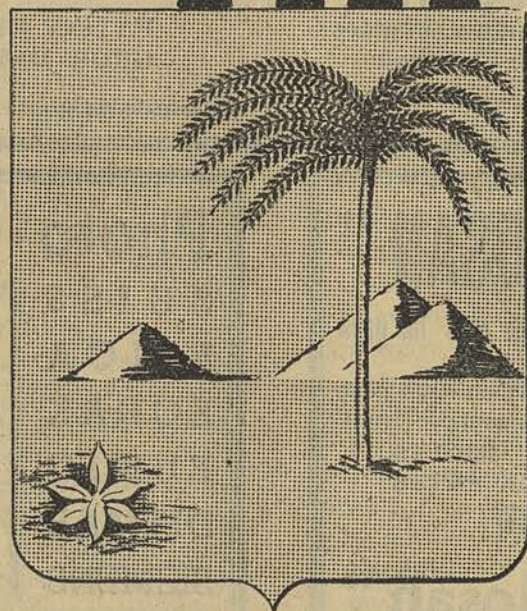
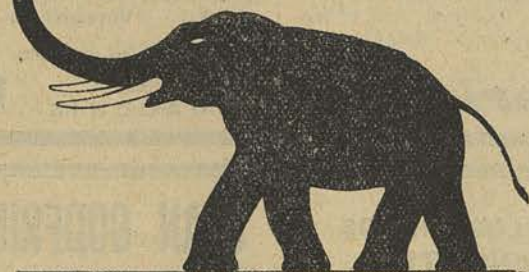
LE CHOIX

Il n'est pas vrai que la conscription soit inévitable en Angleterre; ce qui est vrai, c'est qu'un certain choix est inévitable. Ce choix est celui entre la conscription et un déclin plus prononcé de la puissance anglaise.

Il est certes fastidieux de répéter toujours la même chose. Mais que faire d'autre quand on se rend nettement compte de la position internationale de la Grande-Bretagne?

L'Angleterre est puissante d'une manière particulière, par sa richesse et par le caractère de cette richesse — la richesse d'un pays qui est le banquier des autres. Sans doute, l'Angleterre possède bien d'autres éléments de puissance, sans quoi elle ne pourrait être ce qu'elle est. Le physique de l'Anglais est excellent, surtout dans la classe aisée. La nation jouit d'une unité politique enviée et incomparable. Le pays possède une certaine mesure de force défensive stratégique due à son insularité, encore que cette mesure soit devenue très inférieure à ce qu'elle fut dans le passé. Il y a l'avantage d'un climat très salubre et de mœurs assez saines, pour autant que cela soit possible à des hommes qui ont déserté la terre et qui se nourrissent d'aliments artificiels. L'Angleterre connaît une administration de premier ordre et pour toutes les formes de moyens de communication elle surpasse tous ses rivaux. La machine fiscale fonctionne encore aisément...

ÔTE D'OR



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUATORZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 JUIN 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES FAMILLES NOMBREUSES, OUTRE LE PAQUET
SUPPLÉMENTAIRE, 30 CARTONS PRIMES DU BON CHOCOLAT
"CÔTE D'OR" DONNENT DROIT AU SUPERBE COFFRET
"ENFANTS ROYAUX" CONTENANT 700 GRAMMES BONBONS FINS**

PÈLERINAGES ——— et ——— VOYAGES

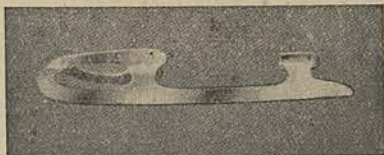
Lourdes (Paris, Biarritz et Rocamadour), 8 et 9 jours. Départs : 2, 15, 29 juin; 13 et 21 juillet; 3, 12 et 24 août. Depuis 685 fr. — **Rome** (toute l'Italie), 13 et 18 jours, départs : 19 août, 5 et 17 septembre. — **Lisieux, Mont-Saint-Michel**, 5 jours, 17 juin, 15 juillet, 19 août; 575 fr. —

Kussnacht et Suisse en car, 12 juin, 3 juillet, 7 jours; 995 fr. — **Dolomites** (14 jours). — **Europe Centrale**, 13 jours, fréquents départs. — **Voyages de noces** : programmes divers.

Brochures gratuites au 23, avenue Mont Kemmel, Bruxelles.

Directeur : **Voyages Viator**
M. CAUCHIE

Les Grands Pèlerinages



LA PLUS GRANDE PRODUCTION de patins à glace en Belgique

JEAN GODFRIN rue de Haerne, 147-151 — Etterbeek-Bruxelles —

PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION

Téléphone 48.45.18

Reg. Comm. 31342



LE " MOSAN "

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES SALLES DE FÊTES



Le " Mosan "

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE à HUY (Belgique)

Photo-Ciné-Projection

ZEISS

LEICA

KODAK

EUMIG

DITMAR

SIEMENS

H. Castermans

Ancienne Firme RODOLPHE

25, rue du Midi, 25, BRUXELLES

Laboratoire spécial développement film ciné

Location film Pathé-Baby

Demandez liste des appareils d'occasion

L'horloge électrique

KIENZLE pour

pensionnats, cou-

vents, bureaux,

cours, NE DOIT

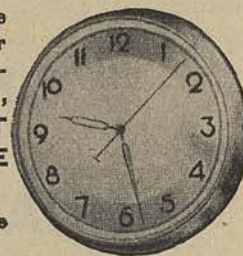
JAMAIS ÊTRE

REMISE A

L'HEURE car elle

donne toujours

l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE

électrique

précis

comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC

12, rue Vanderlinden

BRUXELLES

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra. — Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas.

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES

Tél. 37.28.35

mais la Grande-Bretagne ne possède pas d'armée proportionnée à ses possessions et à ses prétentions.

Cette Grande-Bretagne étant devenue riche, et donc puissante, par des fleuves convergents de tributs prélevés un peu partout dans le monde, les sources de ces tributs et les canaux par lesquels ils arrivent doivent être maintenus en sécurité. Or, aujourd'hui, ni les unes, ni les autres ne sont plus en sûreté : ni les sources de nos revenus, ni les routes par lesquelles ces revenus nous parviennent.

Les sources des tributs dont l'Angleterre vit sont, d'abord, l'échange de ce qu'elle produit elle-même et la consommation du reste; toutefois, s'il n'y avait que cela, le pays serait bien appauvri à l'heure actuelle.

Mais l'Angleterre reçoit aussi (et c'est cela qui fait toute la différence entre nous et nos principaux rivaux) des intérêts sur des prêts à l'étranger, des commissions pour ce rôle énorme d'intermédiaires que nous jouons sur toute la surface de la terre, travaillant les marchés pour des tiers (par exemple le marché des cafés); il y a les bénéfices sur les assurances; les bénéfices sur les transports maritimes; les « salaires » payés à des Anglais par ceux qu'ils administrent; les pensions, etc., etc. On pourrait allonger la liste pendant plusieurs colonnes. Toutes ces sources de tributs dont nous jouissons sont évidemment enviées par ceux qui ne les possèdent pas! De vastes populations longtemps soumises à l'administration anglaise, et ce moyennant tribut, désirent s'administrer elles-mêmes et conserver chez elles les salaires et pensions payés jusqu'à présent, par elles, à des Anglais. Des régiments de marchands, d'armateurs, d'industriels désirent recevoir les bénéfices actuellement perçus par nous. Et quant aux sommes énormes d'intérêts usuraires payés pour des crédits anglais, tout banquier en dehors de notre propre système bancaire est évidemment avide de toucher sa part de cette usure — et toute victime de cette usure est plus ou moins confusément anxieuse d'être délivrée de son fardeau.

Tout le monde voit comme certains secteurs de ces tributs ont été entièrement perdus pendant les trente dernières années et comment d'autres secteurs se trouvent gravement menacés. Le processus ne peut que continuer à se développer, à moins que l'Angleterre ne découvre le moyen de l'arrêter. Or, pour cela, il n'y a que la force armée.

* * *

Bornons-nous à ne considérer qu'un seul élément de cette force armée qui nous manque, élément sur lequel tout le monde s'accorde, même les plus illusionnés : l'aviation. Les routes commerciales anglaises ne sont plus sûres si l'Angleterre ne possède pas la parité aérienne avec ses trois plus proches rivaux, et même alors une telle extension de la puissance aérienne est à peine suffisante, car nous sommes vulnérables sur une série de points essentiels et un nombre indéfini de points secondaires, dont la possession est capitale pour la sauvegarde de nos routes commerciales. Il faut de l'aviation pour soutenir la flotte, non seulement dans ce qu'on avait coutume d'appeler « les mers étroites », mais partout sur mer. Le rayon d'action de l'avion n'est pas encore de nature à mettre en péril le trafic océanique, mais la portée de l'avion (charge et rayon d'action) ne cesse de croître et il est impossible de prévoir des limites à cet accroissement, même pour demain.

De plus, pour affronter une menace particulière sur tel point précis parmi cinquante autres, l'Angleterre doit être prête à défendre des frontières et d'occuper du territoire. Impossible de

le faire avec un système de volontariat. L'échelle des nécessités est trop vaste et leur urgence trop grande pour qu'un pareil système puisse tenir contre un puissant rival et à fortiori contre une coalition de rivaux. On ne nous a jamais révélé le coût relatif de notre actuel système de volontariat comparé aux systèmes de ceux qui rêvent de s'approprier nos richesses, les tributs que nous percevons, etc. Peut-être est-il préférable, d'ailleurs, que nous l'ignorions. Personne ne dit — et sans doute, n'est-ce guère possible sans une grande marge d'erreur — combien il en coûte de plus à l'Angleterre de faire voler un homme ou de transporter une tonne de munitions par heure et par kilomètre, comparé aux taux des Allemands, des Français, des Italiens, des Russes et des Japonais. Ce qui est hors de doute, c'est que dans tous les domaines de l'armement nos frais sont infiniment supérieurs à ceux des nations où existe le service obligatoire. Nous savons aussi que la facilité économique de l'armement croît avec l'extension de ce sur quoi s'exerce la circonscription. Ceux qui « mobilisent » l'industrie, le capital, le travail, en dehors même de toute conscription directe des hommes appelés sous les armes, jouissent d'un avantage tel, sur notre système de volontariat, qu'il en devient écrasant.

Il est moralement certain que sous la pression des réalités l'Angleterre aura recours, dans une certaine mesure, à la conscription. Tout dépendra du caractère et du degré de la mesure. Une tentation presque irrésistible s'offrira aux porte-parole de notre vie publique, les inclinant à suivre la ligne de moindre résistance et à ne nous offrir, en fin de compte, qu'une simple milice. Pareilles demi-mesures seraient certainement pires que rien. Deux terribles sources de désastres entreraient alors en jeu : la vantardise — l'éloge de soi-même — et l'amour de ses aises. La première conduirait tout orateur et écrivain à bluffer conformément à la mortelle habitude actuelle, en affirmant l'existence d'une force qui n'existe pas et finirait par persuader le vantard lui-même qu'il ne dit que l'exacte vérité. La seconde amènerait les hommes à croire qu'au delà de l'effort imparfait tenté, il ne sera plus nécessaire d'en faire un autre. La combinaison de ces deux forces nous fournirait un instrument de défense incapable de tenir durant l'attaque de ceux qui sont plus et mieux en contact avec le réel.

Jusqu'à présent aucune décision n'a été révélée, ni par un homme officiel, ni par la presse officielle. Il faudra pourtant que l'on se décide avant peu. Les événements marchent vite. Il faudra prendre parti et si, comme il n'est que trop tristement probable, la décision s'avérait inadéquate et insuffisante, il s'ensuivrait inévitablement de nouveaux abandons successifs — par « pacte », « entente », « règlement », « générosité », « conversations » — du patrimoine national constitué aux cours des derniers siècles.

HILAIRE BELLOC.

Comme de coutume, à l'occasion de la fête de l'Ascension LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Libres propos...

POLITIQUE INTÉRIEURE

Il y a décidément quelque chose qui ne va pas dans notre vie politique. *Something is rott in the Kingdom of Denmark...* disait Shakespeare. On a vaguement l'impression que nous glissons sur une pente. Vers quoi? Comment la Belgique adaptera-t-elle, chez elle, la réaction antilibérale et antidémocratique qui souffle sur l'Europe? Certes, il n'y a aucune raison d'être particulièrement pessimistes à cet égard. Nous sommes de vieux civilisés. Et de même que les tares et les vices de la démocratie politique ont été assez bien neutralisés et minimisés chez nous par le jeu de nos génératrices nationales, de même, croyons-nous, les exagérations manifestes des régimes autoritaires et totalitaires nous seront-elles épargnées. Mais il faut réformer le régime actuel! Réformes de structure, a-t-on dit. Il n'y a que trop longtemps qu'on en parle. Il faut agir. Notre esprit public se pervertit. Une mentalité « catastrophique » se répand. La confusion croît. La machine politique tourne mal, très mal même. Beaucoup d'hommes se refusent à la desservir et elle use terriblement vite ceux qui s'y risquent. Et en pure perte. Sans compter que la perversion de l'esprit public entreprise depuis trois ans ne cesse d'étendre ses ravages. Tout se colporte à l'heure actuelle et tout trouve créance. Jamais le négativisme n'a eu aussi beau jeu. On critique tout et on démolit tout. Une bonne partie de la bourgeoisie paraît avoir abdiqué, non seulement tout sens critique, mais encore pas mal de sa dignité personnelle. On a beau n'avoir jamais professé un très grand optimisme à propos de l'homme vivant en société, certains phénomènes actuels n'en étonnent pas moins parce qu'il semble que les limites habituelles et normales sont franchies, aujourd'hui, couramment et avec une inconscience effarante. Si un minimum de participation organisée de tout citoyen à la vie politique est, de toute évidence, l'idéal d'une société civilisée, quelle aberration que le suffrage universel pur et simple — tout le monde décidant également de tout! Et le spectacle que donne en ce moment une bonne partie de nos classes dirigeantes prouve que la démagogie aveugle et l'odieuse surenchère sont très loin d'être le monopole des classes populaires!

* * *

On connaît les bobards les plus courants et les plus bruyants : glissement à gauche, gaspillage et gabegie! Il paraîtrait que tout va au plus mal et que nous courons à l'abîme. Pour ce qui est du gaspillage des deniers publics, s'il y a certes des abus, il ne faut tout de même pas exagérer. Toute démocratie est dépendante. Par électoralisme. Combattez les abus, mais sans hypnoses ridicules dans le genre de celles qui sévissent en ce moment. Pour un peu, on voudrait nous faire croire que *tous* les impôts ne servent qu'à gaspillages et à gabegies. Quant au premier bobard, nous n'y croyons pas. Non, la Belgique ne glisse pas à gauche. Bien au contraire. Au risque de paraître paradoxal, nous osons prétendre que le pays, dans son ensemble, est plus à droite qu'il ne l'a jamais été depuis 1830! Parfaitement. S'il y a, depuis quelque temps, un glissement remarquable — et bienfaisant — c'est le glissement à droite de notre socialisme belge. A droite, politiquement s'entend. Quant au social, c'est-à-dire, en fin de compte, à une meilleure distribution des richesses, à une entente plus équitable entre le capital et le travail, oui,

la Belgique a glissé à gauche et c'est tant mieux! Elle a glissé à gauche parce que, en cette matière, droite signifiait prolétarisation, assujettissement, mépris de la personne humaine, exploitation de l'homme par l'homme, des masses par quelques privilégiés. La misère imméritée du grand nombre, disait Léon XIII. Rien de plus à gauche, en l'occurrence, que la doctrine sociale catholique.

En politique, il en va autrement. L'Europe politique d'avant-guerre était à gauche et progressait toujours plus à gauche. Contre toute attente, une vive réaction se produit sous nos yeux. Trop vive même à bien des égards. Comme toujours, d'ailleurs. Il faudra bien y adapter nos institutions et notre vie publique. Le courant est irrésistible. Le sens en est d'ailleurs excellent. L'heure de « la » Démocratie est passée. Et si nous voulons éviter certains excès, il est temps, grand temps d'empêcher l'opinion publique de s'égarer davantage. Le gouvernement se doit d'agir sur elle. Il se doit de contrebattre certaines campagnes absurdes. Il se doit de mieux défendre l'Etat et l'Autorité contre des attaques stupides, c'est entendu, mais que l'atmosphère actuelle et les vagues mystiques régnantes rendent particulièrement nocives. Il faut que le gouvernement gouverne, et que cela se voie, et que cela se sente. Il faut de toute urgence donner à l'Autorité plus de prestige et plus de force. Il faut opposer à la critique continuelle de certains milieux bourgeois, au négativisme incorrigible de certains journaux et de certains catholiques, qui poussent ce qu'ils appellent l'indépendance jusqu'à... mettons une regrettable indifférence envers la simple vérité — il faut opposer à tout cela d'abord du bon travail, c'est entendu, mais aussi le rayonnement de ce travail. Il faut trouver le moyen de convaincre les Belges que tout n'est pas mauvais chez eux, que tous les ministres ne sont pas d'infâmes profiteurs, que tous les hommes politiques ne sont pas des vendus, que le magnifique exemple d'un Edmond Rubbens, mort à la tâche et mort pauvre après avoir donné dix-sept années d'une vie exemplaire à la chose publique et avoir, comme ministre, rendu de grands services au pays, que cet exemple n'est pas un exemple isolé. Tout de même, croit-on qu'une haute conscience et un homme de l'honnêteté d'un Rubbens se fut associé à des méthodes et à des actes de gouvernement condamnables? Eût-il accepté de se rendre complice de toutes les abominations dont on n'a cessé d'accuser les gouvernements dont il faisait partie? Sur son cercueil ce ne furent que lamentations et pleurs, l'unanimité des regrets et des louanges, même de la part de ceux qui n'ont cessé de salir odieusement, dans l'esprit de leurs compatriotes, les gouvernements où siégeait Edmond Rubbens! Belle logique! Mais quelle abdication surtout de tout sens critique et même de tout bon sens!

Que fera M. Spaak? Il y a certes le problème financier. Quoi qu'on en dise, il n'est pas grave en soi. Il ne l'est que parce qu'on veut l'exploiter à des fins électorales. Et voilà bien le point faible du régime. La vérité sous-jacente à toutes les tractations de ces dernières semaines était, à part le goût immodéré d'aucuns de monter sur les tréteaux, la préoccupation d'attirer l'électeur. Certains rêvaient — et continuent de rêver... — d'une dissolution parce qu'ils pensent qu'en ce moment, sur la question des impôts, des élections favoriseraient les catholiques, ou les libéraux, et nuiraient aux socialistes. D'autres, au contraire, les démocrates chrétiens par exemple, pensent, avec plus de raison croyons-nous, que des élections profiteraient surtout à l'opposition. Tous les mécontents iraient grossir les rangs des rexistes et des nationalistes flamands.

Ah! si M. Spaak osait! Il est jeune, ambitieux, audacieux. Pourquoi ne serait-ce pas lui qui entamerait enfin ces réformes de structure destinées à corriger en partie les défauts de nos

institutions et à les assagir? Il est plus indiqué que quiconque, lui socialiste, mais socialiste évolué et... évoluant, pour comprendre que nous sommes arrivés, en Europe, bien au delà du socialisme; que sur le terrain social tout le monde est actuellement d'accord en principe, quitte à trouver la juste mesure; mais qu'en politique il faut en finir avec la loi du nombre inorganisé, avec la licence sans frein, avec l'anarchie partisane, qu'il faut armer l'Autorité contre les abus évidents et criants d'un libéralisme périmé et d'une démagogie anachronique; que l'intérêt général et le bien public exigent que soient mieux protégés l'Etat et l'Ordre public, la Justice et la Vérité.

Ces réformes de structure nécessaires, il faut les faire admettre aux masses, la Belgique étant un pays de masses laborieuses. Un des côtés les plus déplaisants et les plus malfaisants de l'agitation politique de ces trois dernières années est qu'elle semble tendre à punir les masses d'on ne sait trop quels crimes, qu'elles n'ont d'ailleurs pas commis. Elles sont étonnamment sages et raisonnables, nos masses belges, et voilà que par une aberration inconcevable on excite une partie de la bourgeoisie contre elles! Est-ce assez insensé! Or, c'est un fait, ce sont surtout les chefs socialisants qui ont l'oreille de ces masses. C'est dire que, présentées par un Spaak, soutenues par le P. O. B. — surtout par les syndicats au réalisme desquels on ne peut pas ne pas rendre l'hommage qu'il mérite — les réformes politiques qui s'imposent pourraient s'opérer dans le calme et dans la paix. M. Spaak sera-t-il l'homme d'Etat qui rendra à la Belgique actuelle l'inappréciable service d'adapter ses institutions politiques à ce que la réaction européenne a de juste et de bienfaisant? Nul ne le souhaite plus que nous...

(Ces réflexions étaient écrites avant la déclaration ministérielle et avant les très beaux discours de M. Spaak au Parlement, qui nous ont fait le plus vif plaisir. Est-il assez évident, cette fois, le glissement à droite, non seulement d'un M. Spaak qui ne croit plus à la lutte des classes et dont le socialisme se révèle bien proche de la doctrine sociale catholique — ce qui marque une date importante dans notre vie publique — mais de l'ensemble du socialisme belge? Bravo, M. Spaak pour vos courageux discours! Bravo, pour ce « ton » si national et si rouveau! Et maintenant, à l'action...)

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Mais 1938 marquera une étape importante sur la voie douloureuse de la Société des Nations, d'une S. D. N. déjà squelettique: abandon définitif de ce qui fut l'Ethiopie; impuissance en Chine; impuissance en Espagne; et surtout silence, silence de mort sur la « disparition » subite et brutale de l'Autriche, membre de la Société des Nations...

Contrairement à ce que s'obstinent à répéter certains faux prophètes, personne, absolument personne, ne se réjouit, en Belgique, de cette faillite lamentable de la Société des Nations. Tous les Belges, sans exception, se fussent réjouis de voir se former, au lendemain de la grande tuerie de 14-18, une véritable Société des Nations. Mais ce dont se félicitent beaucoup de compatriotes, et nous en sommes, c'est que la Société des Nations telle qu'elle existait et fonctionnait à Genève, et qui était devenue très rapidement après sa fondation bien plus malfaisante que bienfaisante, que cette Société des Nations-là étale aux yeux de tous son impuissance congénitale. Jamais la Société des Nations n'a été une véritable société des nations. Les espoirs qu'elle fit naître étaient non seulement illusoire, mais extrêmement dangereux, parce qu'ils donnaient le change, endormaient la vigilance et favorisaient les plus criminelles manœuvres. Les adver-

saires belges de la Société des Nations n'ont donc jamais été les adversaires de toute entente et de toute collaboration internationale, mais ils ont prévu, les uns plus tôt les autres plus tard, que Genève n'était, en fin de compte, qu'une immense duperie, un faux décor, un dangereux attrape-nigauds. Genève devait échouer. Et pour bien des raisons. Pour celle, entre autres, qu'on prétendait y défendre un certain *statu quo* et y arrêter le cours de l'histoire. Désormais, les nations nanties et repues n'auraient plus rien à craindre des pays pauvres, car la porte était fermée à la violence et à l'injustice, la guerre était mise hors la loi et un désintéressement magnanime et sans précédent allait présider au traitement des faibles par les forts, et cela, alors que l'Évangile ne comptait pratiquement plus comme code de morale internationale. Que la faillite de cette hypocrisie colossale soit devenue évidente, il faut s'en féliciter sans réserve en regrettant qu'elle ne se soit pas révélée avec éclat plus tôt. L'histoire de la Société des Nations genevoise formera un chapitre attristant de l'art de tromper les peuples.

En attendant, les incurables rêveurs d'un monde nouveau soumis bénévolement aux règles d'un droit international chimérique sont loin de compte. « *Qui donc — s'écriait lundi dernier M. Paul Struye — qu'il soit en principe ami ou adversaire de la collaboration internationale, pourrait de bonne foi nier cette vérité aveuglante : que depuis que la Société des Nations a perdu le contrôle de la politique internationale, le malaise, l'insécurité et les dangers de guerre n'ont cessé de grandir sur le monde?* »

D'abord, personne n'est adversaire en principe de la collaboration internationale, voyons! Ah! les moulins de don Quichotte!...

Et puis, jamais, au grand jamais, la Société des Nations n'a eu le contrôle de la politique internationale. Il y a eu des caucus à Genève, d'innombrables caucus, des palabres sans fin, de plantureux fromages, mais jamais UNE POLITIQUE INTERNATIONALE. Il y avait la politique de l'Angleterre, celle de la France, celle de l'Italie, celle du Japon, plus tard celle de l'Allemagne, celle de la Russie, etc., etc. Et tout le monde, et chacun, essayait de se servir de la Société des Nations dans l'intérêt de sa politique propre. Rappelez-vous les manquements allemands, le réarmement allemand commencé avant même que la Société des Nations ne se réunît pour la première fois et bien avant que l'Allemagne fut enfin invitée à « en être ». Oui, « le malaise, l'insécurité et les dangers de guerre n'ont cessé de grandir sur le monde », mais parce qu'après la Victoire de novembre 18, il ne s'est pas trouvé d'hommes d'Etat à la hauteur des circonstances. L'Allemagne prussifiée a pu restaurer sa puissance, refaire son armée. La grande menace de guerre est à Berlin. Et cette menace ne date pas d'hier. Elle date de 1919. On eût pu l'écraser dans l'œuf quelques années plus tard par des sanctions efficaces, allant au besoin jusqu'à la guerre préventive. L'euphorie esdéennienne ne fut qu'une des raisons qui ne le permirent pas. La vérité vraie, c'est que dans la mesure même où la Société des Nations influença la politique internationale, entendant par là la résultante des politiques des grandes puissances, dans cette mesure le malaise, l'insécurité et les dangers de guerre n'ont cessé de grandir sur le monde. Le contrepied donc, très exactement, de ce que prétend M. Struye. Pas un instant Genève n'a empêché Berlin de poursuivre son réarmement...

La sécurité collective? Quelle lamentable histoire encore, on dirait volontiers quelle farce sinistre, s'il n'y allait d'intérêts aussi sacrés que la vie de milliers et de millions d'hommes, et du sort même de notre civilisation. Mais cette sécurité collective, avec les sanctions prévues, pourquoi donc ne joua-t-elle pas lors des nombreux manquements allemands? Ni en Extrême-Orient quand le Japon s'en prit à la Chine? Pourquoi ne joua-t-elle

que contre l'Italie? Parce que, comme tout le reste du fatras juridique accumulé à Genève, cette sécurité collective n'était qu'un instrument aux mains de la politique des grandes puissances. L'Angleterre, pour laquelle la Société des Nations ne fut jamais qu'une pièce de sa politique étrangère, crut pouvoir mater l'Italie en ameutant contre elle cette Société des Nations et en jouant la carte : « droit international ». Elle n'empêcha rien du tout, fit à l'Europe un mal énorme et précipita l'agonie de la Société des Nations, seul résultat bienfaisant de son erreur néfaste. Si une guerre européenne fut évitée de justesse à propos de la politique antiitalienne de l'Angleterre, c'est à la France qu'on le doit, à cette France de M. Laval que M. Struye charge, en l'espèce, de responsabilités plus grandes encore que celles de l'Angleterre! On aura tout vu et le contraire de tout...

M. Struye connaît certes ses textes juridiques, mais quelle ignorance des faits, dans une matière — la politique internationale — où les faits priment de tellement haut les pauvres textes impuissants parce que non appuyés, ni sur un judiciaire impartial ni sur un exécutif efficace. Vous rappelez-vous « le jugement de condamnation porté, en connaissance de cause, par cinquante Etats », contre l'Italie? Jugement inique, il était permis de le penser et nous persistons à le croire; jugement souverainement maladroit, comme il n'est que trop évident pour tout le monde en ce moment. Ce fameux jugement, mais c'est le marteau qui a forgé l'axe Rome-Berlin. On lui doit l'*Anschluss*. Et bien, malgré tout cela, malgré cette nuisance éclatante dont témoigne toute la situation internationale actuelle, M. Struye n'hésite pas à écrire : « *Il n'y a donc pas eu (l'autre semaine à Genève) de « reniement » de l'attitude passée. Ce n'est qu'une maigre fiche de consolation. Il faut l'enregistrer à défaut d'autres...* » Pas de « reniement »? Le Négus doit la trouver amère. Comme si, dans la réalité internationale, les actes — et quel acte que le lâchage de l'Ethiopie! quel acte que l'ignorance genevoise de l'*Anschluss*!! — n'engageaient pas le droit, ne le compromettaient pas, ne le modifiaient pas, voire ne le créaient pas! Ah! le culte de la formule vide de réalité, cette croyance à l'efficacité de textes juridiques et à l'existence d'un droit international devant lequel s'inclineraient humblement les intérêts particuliers des nations!

Genève est mort et on ne le ressuscitera plus. C'est fini et bien fini. De temps en temps quelques formules reviendront encore : « dans le cadre de la Société des Nations »; « conformément à nos engagements du Pacte », etc., etc. Phraséologie creuse et vaine. Le véritable problème international est redevenu avant tout un problème de force, de puissance militaire. Avait-il, d'ailleurs, jamais cessé de l'être? Comment contenir l'Allemagne, comment l'isoler, comment faire pour que la course aux armements finisse par conduire, non pas à l'emploi des armes accumulées, mais à la conviction que le recours à la force serait risqué, chanceux, ne paierait pas : voilà qui domine la vie internationale. La première chose à faire, c'est d'être forts. L'Angleterre l'a compris un peu tard. La deuxième chose, c'est de ne pas s'obstiner dans certaines aberrations stupides comme, par exemple, la méconnaissance par Londres de l'Italie nouvelle ou la phobie « antifasciste » régnante à Paris. Quant à nous, Belges, il n'y a qu'à redoubler de vigilance et à nous désolidariser le plus possible de la politique de nos grands voisins. Depuis près de deux ans, on peut dire que notre politique extérieure n'a tendu qu'à ce but : notre indépendance et rien que notre indépendance. D'abord, en enlevant à quiconque la tentation de pénétrer chez nous pour s'en prendre à autrui. Etre forts et prêts à se défendre efficacement contre toute invasion et tout passage. Et puis en renforçant notre unité nationale, l'union de tous les Belges et plus particulièrement des Flamands et des Wallons. Dans tous ces domaines, les progrès sont manifestes.

N'a-t-on pas, à Liège, l'autre samedi, lors du Congrès doctrinal de l'A. C. J. B. follement acclamé des idées... « flamingantes » prônées ici il y a plus de quinze ans et qui alors...! *Deo gratias!*

Enfin il faut la promouvoir, cette indépendance de la Belgique, en appuyant encore sur le sens antigenevois de notre politique. Fini le : tous pour un et un pour tous! Voyez donc ce que vient d'imposer la Suisse! Fini, non en principe M. Struye, assurément, mais dans la réalité de 1938, parce que le fameux Pacte qui prétendait l'introduire et l'imposer, ce : tous pour un et un pour tous, n'a pas joué quand il eût été surtout nécessaire pour nous qu'il jouât — lors des manquements allemands — et a joué quand il ne pouvait qu'accumuler les ruines, contre l'Italie et en faveur d'un soi-disant Etat, tenu juridiquement comme l'équivalent du nôtre s'il vous plaît, qui n'en était un que sur le papier et dont la barbarie ne méritait vraiment pas que s'affrontassent les nations européennes. Il est vrai que l'Ethiopie n'était qu'un prétexte et qu'une occasion. L'Angleterre voulait empêcher une puissance méditerranéenne, LA puissance méditerranéenne, de s'étendre et de grandir. Elle a fini par se rendre compte de la solidité de... « l'obstacle » et elle vient, heureusement, de céder. La Méditerranée n'est plus un lac anglais. Que Londres l'admette, quel facteur de paix!...

On ne devrait plus parler de Genève que pour confesser ses erreurs et ses illusions. Surtout on ne devrait plus reprocher à ceux qui, depuis des années, ont prédit ce qui se passe sous nos yeux, d'avoir été les complices de l'écroulement et les co-auteurs du dur réveil. Mais non, voyons, les coupables, et coupables il y a, ce sont les faux prophètes et les chevaucheurs de nuées qui n'ont cessé de prêcher leur évangile irréel et de prendre leurs chimères pour la réalité — de prendre et de faire prendre...

TESTIS.

En quelques lignes...

Les Sévarambes

Non, Monsieur, il ne s'agit pas d'une loufoquerie toute pareille à l'invention des Poldèves! Je ne moque ni vous, ni personne. Les Sévarambes, c'est les habitants des Terres australes; leur capitale s'appelle Sévarinde; et c'est un certain Denis Veiras qui écrivit leur histoire, entre 1677 et 1679.

J'entends bien que cette *Histoire des Sévarambes* est une utopie; et vous savez ce que ceci veut dire. Mais parce que vous avez des lettres, vous croyez volontiers que le genre de l'utopie, inventé par Platon et renouvelé, à l'époque de la Renaissance, par Thomas Morus, a flori, en France, au XVIII^e siècle. Si vous avez appris à décliner *rosa* au siècle dernier, il vous souvient encore de ce *Télémaque* qui était la tarte à la crème de tous les professeurs de troisième; Fénelon n'est déjà plus un classique de stricte observance; et nous allons vers les Philosophes, vers leurs divagations morales ou sentimentales.

Denis Veiras, lui, est un utopiste de l'époque louis quatorzième. Et ce qui le distingue de la plupart des bâtisseurs de nuées à qui nous devons tant de républiques idéales, c'est que sa république de Sévarinde, il la construit avec des faits réels. Les relations des voyageurs — les relations de « choses vues » —

constituent sa principale, voire son unique source. Nous avons donc affaire à une utopie réaliste, si l'on peut dire... et il faut le dire.

D'autre part, tandis que les autres « utopistes » se bornent, le plus souvent, à décrire les formes statiques du gouvernement de leurs rêves, Veiras accorde toute son importance au facteur historique. Nous saurons désormais, grâce à lui, quels sont les obstacles que doit surmonter le fondateur d'une république idéale. Et que tous nos réformistes en chambre en prennent de la graine!

Quant à la couleur politique de cette *Histoire des Sévarambes*, il est plutôt difficile d'en décider. M. Emmanuel von der Müll, qui vient de publier à ce sujet un gros livre (chez Droz), comparerait volontiers Veiras à Colbert. Tous deux lui apparaissent cartésiens. Nous dirions, aujourd'hui : ils ont tous deux leur « plan ». Et ce plan, qui suppose l'organisation rationnelle du travail, n'est pas sans présenter de curieuses analogies avec les méthodes du socialisme national, tel qu'il fonctionne autour de nous dans les pays dits totalitaires. A cet égard, l'*Histoire des Sévarambes* est un document de nature à piquer l'intérêt du lecteur moderne.

A propos des tapisseries à sujets religieux de Michel Coxie

Poursuivant la série de ses remarquables travaux sur l'histoire de nos tapisseries, M^{me} Crick-Kuntziger, conservateur aux Musées royaux du Cinquantenaire, démontre, dans une étude fort documentée, combien durable fut la vogue des grands décors textiles sortis de l'imagination de celui qu'on a appelé le « Raphaël flamand ».

Michel Coxie avait mis en cartons de tapisseries les épisodes les plus expressifs de la Genèse : le Paradis terrestre, le meurtre d'Abel, l'arche de Noé, la tour de Babel, etc. Tel fut le succès de ces compositions que vingt-deux fabricants, à la connaissance de M^{me} Crick-Kuntziger, y devaient attacher leur nom et que les pièces conservées nous proposent une quinzaine de « bordures » différentes; ce qui, du point de vue technique, est une rareté. Pendant un siècle et demi, peut-on dire, Michel Coxie triompha sur les vastes tentures qui décoraient les appartements des princes et des rois. Sigismond-Auguste de Pologne, pour ne citer que lui, ne voulut pas d'autres tapisseries pour orner son palais.

L'on constate, d'ailleurs, au fur et à mesure que l'on s'écarte des cartons originaux, une tendance à la complication, à l'entassement, à la surcharge. M^{me} Crick-Kuntziger parle, plaisamment, d'une sorte d'« horreur du vide » : c'est bien cela. Mais il faut ajouter, pour être juste, que la tenture murale, par sa destination qui est de meubler, comporte, plus que le tableau peint, le grouillement des personnages et la pleine floraison des plantes, des arbres et autres « accessoires » du paysage.

Il faut souhaiter que les recherches sur la tapisserie en Belgique soient intensifiées. La matière est riche à souhait. Un des aspects les plus caractéristiques de l'art gothique et de l'art de la Renaissance : voilà qui mérite toute notre sympathique attention.

Fin des cours

Mais oui, déjà! Les jours, les cours vont vite... Le professeur un peu en retard, comme il sied, sur ce qu'on appelle d'un terme vague et sacro-saint « le programme », a décidé — quand même — de libérer ses étudiants, d'ouvrir toutes larges devant eux les avenues de ce mois (14 mai-15 juin) qui est le seul mois où l'on « bloque ».

Un dernier cours, c'est solennel et presque émouvant. Les plus cancre, les plus « brosseurs » ont fait l'effort d'être présents. L'affluence n'a de comparable que celle du tout premier cours

de l'année. Mais, en octobre, on venait par curiosité, pour voir : en mai, l'on revient par calcul, pour savoir. Pour savoir quelles sont les parties les plus importantes du cours; pour apprendre, de la bouche du professeur mis en état de grâce auxiliaire, comment il faut préparer l'examen et, d'aventure, ce qu'il est permis de considérer comme l'accessoire.

Le professeur songe au conte d'Alphonse Daudet. Surtout s'il se trouve devant une vraie « dernière classe ». Pendant quatre ans, et plus parfois, les mêmes visages se sont tendus vers la chaire — la fameuse chaire à trois marches — d'où tombait un enseignement dont il perçoit surtout, à cette heure, le pauvre magister, toutes les lacunes... A cette heure grave de la séparation, qui signifie que des routes vont bifurquer. Eux, les jeunes gens, ils s'en vont vers la vie. Ils emportent, de leurs années d'études universitaires, un bagage. Quel bagage?... Le professeur s'interroge. Il voudrait que son cours eût été plus clair, plus substantiel aussi. Car les visages, tendus pour la dernière fois, n'ont plus cette jeune flamme tremblante d'il y a quatre ans. La barre du scepticisme a commencé de dessiner, sur trop de fronts, sa vilaine ride...

C'est de toutes ces interrogations, c'est de tous ces émois qu'est fait un cours de fin d'année. Et puis, l'aiguille tourne; l'heure s'avance : le moment est venu de dire adieu... Les étudiants sont chics. De toutes leurs forces, ils applaudissent. Au cœur, on sent un pincement bizarre. La porte s'est refermée avec un bruit plus sourd. Le professeur est un peu rouge. Il prend son chapeau, d'un geste familier. Il sort dans la rue. Il marche... Et c'est alors seulement que le cri de la marchande de myosotis lui rappelle qu'on est au 15 mai, que les cours viennent de s'achever et que, sous la dernière page noircie de son cahier, une étudiante appliquée a calligraphié, en ronde moulée, le mot FIN.

Folklore de l'Ascension

Daos quelques jours, nous fêterons la montée au ciel de Jésus triomphant. C'est, au calendrier, une date fort sympathique; parce qu'elle coïncide, presque toujours, avec le printemps en fleurs et du ciel bleu. Je me souviens fort bien du temps qu'il faisait, quand j'étais enfant, ce jeudi carillonné; car c'était la procession dans mon village, et une fois seulement en quinze ans il fallut sauver de la pluie les ors des bannières.

Un distique wallon veut que, « a l'Ascension, on magne panache et mouton » (on mange panais et mouton). Il est sévèrement interdit de coudre ce jour-là, qui doit être sanctifié comme le dimanche. D'autre part, toute construction que l'homme songerait à édifier serait frappée de la foudre : nul, hormis Dieu, n'a le droit de s'élever à l'Ascension.

Un autre distique (« C'est come l'Ascension : todis l'minme pont ») a piqué la curiosité de nos folkloristes. Diverses interprétations en ont été proposées. Il faut dire que, puisque l'Ascension est une fête mobile, l'expression « l'minme pont » ne peut pas signifier : le même point. Je songerais volontiers au sens qu'a pris le mot « pont » dans des locutions comme : le pont — c'est-à-dire le congé — du 15 août. Pont doit avoir, ici, son sens de durée, de transfert dans le temps. « L'minme pont » désignerait, alors, le délai, toujours pareil, de la quarantaine qui sépare la Résurrection du Sauveur de son Ascension.

Anciennement, la Grande Procession dite de Cologne partait d'un village voisin de la cité rhénane pour se rendre, pédestrement, par la route de Limerlé, vers la chasse de saint Hubert, patron des Ardennes. Des chariots suivaient les pèlerins, transportant bagages et victuailles.

De nos jours, les étudiants de l'Université de Louvain ont gardé la pieuse habitude de pèleriner, la nuit du mercredi au jeudi, vers le sanctuaire de la Bonne Dame de Montaigu. C'est pour la réussite de leurs examens; et les oraisons sont ferventes,

Nos merveilles d'art

Les Églises de Gand

Nous avons déjà attiré l'attention des lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits* sur les incroyables richesses artistiques qui, en dépit des guerres et des révolutions, font de la Belgique un pays presque aussi privilégié que l'Italie. Il y a quelques mois nous signalions à ce propos le volume consacré par le baron Verhaegen dans la grande collection *Ars Belgica* à la cathédrale Saint-Bavon et à l'église Saint-Nicolas de Gand (1).

Voici que cet excellent archéologue consacre un second volume aux autres églises de la vieille cité flamande et étudie des édifices qui sont tous, sinon d'une importance capitale, tout au moins d'un intérêt considérable pour l'étude de l'art de bâtir du XII^e au XVII^e siècle (2).

Fidèle à la méthode suivie dans le précédent volume, le baron Verhaegen laisse une place prépondérante à des documents photographiques reproduisant admirablement l'ensemble comme le détail et même le mobilier des églises qu'il étudie, se bornant à éclairer et à guider le lecteur par une substantielle introduction, par une description historique et archéologique du monument et par des commentaires explicatifs. Parlant ainsi aux yeux en même temps qu'à l'intelligence, l'auteur nous fait faire une visite guidée des plus agréables dans sa ville natale qu'il connaît mieux que personne et qu'il aime depuis les années de son enfance, où un père éclairé, joignant à d'autres qualités remarquables celles d'un archéologue éclairé, s'était plu à développer chez son fils un goût inné pour l'art.

* * *

La formation scientifique du baron Verhaegen et l'emploi judicieux qu'il sait faire de la méthode comparative lui permettent d'ouvrir son livre par une excellente synthèse sur l'architecture scaldienne, dont Gand fut avec Tournai le centre principal.

Il commence par mettre en relief les facteurs physiques qui sont à la base des conceptions et des méthodes architecturales dans la région baignée par l'Escaut et par la Lys. Un grand centre d'extraction de la pierre, le bassin de Tournai, alimente jusqu'à la fin du XIV^e siècle cette région en matériaux de toute première qualité, que le fleuve et ses affluents permettent de transporter pour ainsi dire à pied d'œuvre.

Une cause d'ordre politique se joint à ce facteur d'ordre physique. A partir du traité de Verdun, tout le territoire situé sur la rive gauche de l'Escaut sera placé sous la suzeraineté du roi de France, tandis que la Lotharingie reste sous la dépendance de l'Empire. Les liens politiques se joindront ainsi à la puissance du courant commercial de la vallée de l'Escaut pour faire pénétrer en Flandre des influences artistiques françaises, tandis que les villes wallonnes de la vallée de la Meuse resteront longtemps soumises aux formules de l'architecture rhénane.

Le facteur religieux intervient aussi, du fait que, jusqu'en 1560, toute la partie de la Flandre sise sur la rive gauche de

(1) *Revue catholique des idées et des faits*, XVII^e année, nos 9-10 28 mai 1937, pp. 12-14.

(2) Baron VERHAEGEN. *Les Églises de Gand*, II, Saint-Jacques, Saint-Martin, Sainte-Elisabeth, Saint-Michel, Saint-Sauveur, Saint-Étienne, Saint-Pierre, Notre-Dame-au-Pré, Les Carmes. *Ars Belgica*, t. VIII, Bruxelles, 1938, gr. in-4^o, 68 p., 72 planches et 128 clichés commentés.

l'Escaut relèvera au point de vue spirituel du diocèse de Tournai, dont le siège constituait le principal centre artistique de la région.

Le facteur économique, enfin, joue un rôle considérable dans l'expansion du style scaldien, car au rayonnement de la prospère cité tournaisienne correspondait la réceptivité des villes flamandes, dont le développement fut si rapide au XII^e et particulièrement au XIII^e siècle.

Gand surtout grandit, au point que l'enceinte de la ville acquerra, dès cette époque, l'étendue qu'elle conservera jusqu'au XIX^e siècle. C'est alors que la fière cité flamande se couvre des monuments grandioses qui font encore actuellement sa parure archéologique. Si la région flamande fut par excellence le milieu où s'est répandu et épanoui l'art venu de Tournai, nulle part cette diffusion ne fut plus importante qu'à Gand, capitale politique, métropole commerciale et principal centre religieux de la Flandre.

Cette influence tournaisienne, de filiation romane, n'est pas exclusive de toute originalité régionale et de caractères particuliers qui confèrent aux églises de la rive gauche de l'Escaut une physionomie propre et un air de famille, en dépit des nombreuses variantes qui peuvent se constater d'église à église. Variantes dans les matériaux, où lorsque l'éloignement rend trop onéreux le transport de la pierre de Tournai, l'extérieur des édifices est appareillé en briques ou parfois même en *veldsteen* ou grès ferrugineux. Variantes aussi dans le plan, dans la couverture, où la voûte est relativement rare, dans les supports et grandes arcades, dans les tribunes et le triforium des grandes églises, dans les baies où, à partir du deuxième tiers du XIII^e siècle, les triplets deviennent fréquents. Variantes aussi dans les façades, dont le style austère n'est pas dépourvu de grandeur, dans les tours et tourelles plus nombreuses qu'ailleurs. Les arcs-boutants sont rares; par contre, dans beaucoup d'églises se trouve, à l'imitation de la cathédrale de Tournai, une galerie extérieure ou coursière régnant à l'appui des baies hautes. Quant à la décoration intérieure et extérieure, elle est fort simple et ce n'est qu'à partir du XIV^e siècle que l'on voit apparaître des chapiteaux décorés de bouquets et des culs-de-lampe ornés de masques et de feuillages.

Mais toute simple, qu'elle soit, cette architecture scaldienne, fidèle aux traditions de l'âge qui l'avait précédée, timide dans ses procédés architectoniques, sobre et monotone dans ses formules décoratives, n'en forme pas moins une école distincte qui mérite d'être étudiée à côté des grandes écoles françaises de la première période gothique.

* * *

La transformation de la situation économique de la Flandre aux XV^e et XVI^e siècles, par suite de la décadence de la draperie, tuée par la concurrence anglaise, et par suite de l'ensablement du port de Bruges, n'atteint pas la prospérité de la commune de Gand, devenue, grâce à l'étape des blés venant de France par la Lys et l'Escaut, un vaste entrepôt de céréales, en même temps que le centre d'un important trafic de batellerie. L'on continuera donc à construire, au XV^e et surtout au XVI^e siècle, à Gand, comme le long de l'Escaut et dans les régions flamandes sises sur la rive droite de ce fleuve. Mais c'est un aspect nouveau du style gothique, l'architecture flamboyante qui y triomphera jusqu'en plein XVII^e siècle.

Si, à la différence de celle de l'âge précédent, cette architecture a perdu la plupart des caractères du style régional pour participer à l'uniformité qui entraîne dans un sillage commun l'architecture de tout le monde chrétien, le flamboyant demeure en terre flamande plus attaché aux traditions gothiques et, pur

de tout mélange, tiendra victorieusement tête aux innovations de la Renaissance.

Le règne de la pierre de Tournai est terminé; elle fait place à la pierre de Baelgem, ou grès lédien, et à la brique. La voûte sur croisée d'ogive triomphe presque partout. Par leurs proportions intérieures souvent parfaites, l'élévation de leurs nefs, leurs formes architectoniques très pures, leur décoration sobre, beaucoup de nos églises flamboyantes produisent une impression de grande beauté. Avec une tour unique se dressant à la façade occidentale, des tourelles encore nombreuses, des chevetés souvent fort beaux et des portails parfois riches, l'extérieur, bien que quelquefois d'un style un peu sec, mérite également d'être admiré.

Il en résulte qu'à l'époque flamboyante l'architecture flamande n'offre pas les symptômes de décadence que l'on peut constater ailleurs. Si, parfois, elle manque de vigueur ou souffre de sécheresse, elle échappe par contre à toute exagération destructive de la forme pour viser uniquement à l'effet. Loin d'oublier les formules de l'art gothique, elle est parvenue à les maintenir grâce à la science de ses méthodes et à l'élégance de ses motifs décoratifs.

* * *

Ce sont ces deux périodes de notre art que le baron Verhaegen étudie dans les églises de Gand auxquelles il a consacré son nouveau volume.

Il nous conduit tout d'abord à Saint-Jacques, dont les tours de façade, les murs et les piles du transept, ainsi que l'étage inférieur du clocher central, remontent à la première moitié du XII^e siècle. La façade, en dépit de la restauration trop radicale que lui fit subir de 1870 à 1873 l'architecte Van Assche, a grande allure avec ses deux tours, presque épargnées par le restaurateur, dont l'une a conservé une élégante flèche octogonale en grès lédien avec des arêtes ornées de fleurons. La reproduction du fameux plan de Gand, peint sur toile en 1543 par Gérard Horenbaut, et une gravure du milieu du XIX^e siècle, montrant les altérations apportées au XVIII^e par des ajoutés en style baroque, permettent de juger des divers aspects de l'édifice du cours des âges. De même une photographie antérieure aux travaux de restauration montre l'aspect de l'intéressant clocher central, où s'opère la jonction des styles roman et gothique. Certains archéologues, dont le baron Verhaegen réfute très scientifiquement l'opinion, voudraient voir dans ce clocher une tour-lanterne; quoi qu'il en soit, par l'élégance de sa silhouette et l'originalité de sa décoration, cette tour occupe une place de premier rang dans notre architecture scaldienne.

L'intérieur et spécialement le chœur, où l'art flamboyant s'associe singulièrement au style de l'époque antérieure, méritent également l'attention et soulèvent plusieurs problèmes, à commencer par celui des supports du chevet, dont la forme est unique dans l'architecture scaldienne du XIII^e siècle.

Le mobilier de l'église contient aussi de nombreuses pièces intéressantes, telle la tourelle hexagonale à cinq étages servant de tabernacle qui, après celui de Léau, est le plus beau monument de ce genre que nous ait laissé l'art baroque. Dans ce charmant édifice la finesse du détail le dispute à l'élégance de la ligne.

L'église de Saint-Martin d'Ackerghem, où le baron Verhaegen nous conduit ensuite, nous offre un plan composé de trois nefs à peu près égales et de même hauteur, mode de construction connu en Allemagne sous le nom de *Hallekirche* et dont quelques exemplaires se rencontrent dans le bassin de l'Escaut et en Flandre maritime. Le carré du transept et les étages inférieurs du clocher qui le surmontent forment la partie la plus intéressante de l'édifice et peuvent être datés du troisième tiers du

XII^e siècle. Le chevet de structure élégante, terminé par trois absides, offre une disposition originale unique à Gand. Une des meilleures toiles de Gaspard de Craeyer représentant la *Résurrection du Sauveur* est le principal ornement du mobilier de cette église, qui a autant souffert du temps que des hommes.

* * *

Nous continuons notre promenade archéologique par l'église Sainte-Elisabeth, dans l'ancien grand Béguinage. Bien que les hautes colonnes de la nef soient seules à rappeler l'édifice primitif du milieu du XIII^e siècle, la silhouette générale de l'édifice, refait au XVII^e siècle, conserve, en dépit des ornements baroques, une fidélité, remarquable pour l'époque, à la tradition médiévale.

Bien plus intéressante est l'église Saint-Michel des XV^e et XVI^e siècles, avec ses cinq travées et son chœur terminé par cinq chapelles rayonnantes, formant un chevet d'une suprême élégance et d'un style gothique remarquablement homogène. La chose est d'autant plus étonnante que cette partie de l'édifice ne remonte pas plus haut que le XVII^e siècle et remplace l'ancien chœur démoli par les iconoclastes.

Le mobilier de Saint-Michel est d'une richesse remarquable et comprend plusieurs pièces de tout premier ordre, à commencer par la statue de saint Liévin, à qui Laurent Delvaux a su donner le maximum de l'intensité expressive, pour continuer par le charmant *antependium* en marbre blanc, où le sculpteur gantois Géry Helderberg montre le groupe élégant de la sainte Famille dans un encadrement de rinceaux de feuillages et d'oiseaux. Mais les tableaux surtout méritent l'attention. A côté de *l'Assomption de la Vierge*, chef-d'œuvre du peintre gantois, Henri van Baelen, de la *Résurrection de Lazare*, par Otto Venius, de la *Vierge et l'Enfant Jésus adoré par des saints*, une des meilleures compositions de la fin de la vie de de Craeyer, Saint-Michel conserve un *Christ en croix* de Van Dyck qui est un des chefs-d'œuvre de la peinture flamande. Le grand peintre de portraits s'y hausse presque au niveau de Rubens et se révèle peintre religieux de premier ordre.

Passant rapidement par l'église Saint-Sauveur, défigurée par une horrible façade style Empire appliquée à une nef du XVI^e siècle, et par l'église Saint-Etienne, où un pignon construit en 1606 conserve une énorme baie en tiers-point dans une austère façade de briques et où un mobilier Renaissance possède des confessionnaux, dans lesquels la noble simplicité de l'ordonnance générale se combine avec une décoration d'une rare opulence et d'une exubérante fantaisie, nous allons, à l'autre bout de la ville, visiter l'ancienne abbatale de Saint-Pierre.

Cette église, l'une des plus remarquables que l'art baroque ait édifiées en Belgique, fut construite de 1629 à 1729 pour remplacer le vénérable édifice détruit par les iconoclastes en 1580.

Si la façade, construite à l'imitation de celle du *Gesu* de Rome, est quelque peu écrasée, elle a du moins l'avantage de ménager la vue sur la coupole. Cette construction, en tout point admirable, peut supporter, à une échelle moindre, la comparaison avec la coupole de Saint-Pierre de Rome, tandis qu'à l'intérieur de l'église, la beauté des proportions, la sobre élégance de la décoration, le raffinement de la mouluration confèrent à cette architecture un accent de grandeur rarement atteint à l'époque baroque.

Le mobilier de Saint-Pierre est digne de l'édifice et le livre du baron Verhaegen nous en révèle les splendeurs en nous montrant les grilles de fer battu de la clôture du chœur, qui se rapprochent par leur perfection du chef-d'œuvre de Jean Lamour sur la place

Stanislas, à Nancy; la statue de saint Barthélemy qui, par son expression de dignité, de force et de résignation à la volonté divine, laisse bien loin derrière elle la trop fameuse œuvre de Marco Agrate à la cathédrale de Milan; enfin ces délicieuses figures de Vertus dues au ciseau du sculpteur anversois Jean Gillis, qui, par l'ondulation harmonieuse de leurs coups, le modelé de leurs visages et le charme de leurs gestes, rappellent les meilleures productions du Bernin.

* * *

En terminant ce rapide exposé de l'excellent ouvrage du baron Verhaegen, nous nous permettrons de poser une question à nos lecteurs. Combien d'entre eux connaissent les merveilles d'art des églises de Gand? Notre pays, si grand par son glorieux passé et par le génie de ses habitants, peut se parcourir d'un bout à l'autre en quelques heures. Dans aucun pays du monde, sauf peut-être en Italie, autant de chefs-d'œuvre sont réunis sur un si petit espace. Pourtant nous allons faire de longs et dispendieux voyages à l'étranger et nous négligeons de visiter et d'étudier notre propre patrimoine artistique. Il y a là une déplorable lacune, non seulement de notre formation esthétique, mais aussi de notre éducation nationale. En nous aidant à combler cette lacune, des livres comme ceux du baron Verhaegen et de la collection *Ars Belgica* rendent de précieux services.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Les Mémoires de sir Tom Bridges

« Il y a des mémoires qui ne sont pas des souvenirs », a écrit le Père de la Brière. Ceux du lieutenant général sir Tom Bridges n'appartiennent assurément pas à cette catégorie. Son livre est le récit sans apprêts de l'existence aventureuse d'un officier anglais de 1892 à 1937, récit qui entraîne le lecteur tambour battant aux Indes, au Nyassaland, au Transvaal, au Somaliland, partout où l'Angleterre fit parler la poudre avant août 1914. C'est sur le même rythme héroïque, mais où l'humour ne perd nullement ses droits, que l'auteur nous raconte ses « alarmes et excursions » de la Grande Guerre. N'est-il pas entré vivant dans la légende pour avoir, au cours de la retraite de Mons, ranimé le courage des tommies épuisés en faisant le tour de la place de Saint-Quentin battant le rassemblement sur un jouet de bazar? William Wordsworth, qui dédia ses plus mâles odes aux guerriers de Wellington, eût retrouvé en notre héros l'incarnation du *Happy Warrior*. Quant à Kipling, nul doute qu'il eût aimé cet élégant cavalier prompt à troquer le maillet de polo contre le sabre d'ordonnance et abordant la grande épreuve de 1914 avec une longue expérience des combats et, ce qui est plus précieux encore, des réactions de ses soldats dans la bataille.

* * *

Les Belges trouveront à la lecture des Mémoires de Bridges un plaisir extrême, car il les porte dans son cœur. Il les connaît bien pour avoir été attaché militaire à Bruxelles avant la guerre,

puis pour avoir combattu sur leur sol et avoir présidé la Mission britannique près de notre G. Q. G.

C'est en 1910 que notre héros fut accrédité à Bruxelles, en même temps qu'à La Haye, Copenhague et Christiania. La capitale portait le deuil du roi Léopold II et l'absence de réceptions officielles servait de prétexte pour multiplier les réunions intimes. Arrivant chez des amis à l'heure du thé, Bridges s'étonne d'entendre des cris et un bruit de chutes. Le maître d'hôtel le tranquillise : « Ce sont seulement des dames qui jouent au bumps! » « Pénétrant au salon, je vis les dames de la Cour et du monde diplomatique s'amusant à se pousser de leurs chaises. »

A la même époque, un ami de l'attaché militaire vint le voir de Londres. La mode était aux grands-ducs russes. L'ami fut aussitôt grimé à la Monnaie et présenté aux hôtes de Bridges comme le grand-duc Dimitri. Le succès de l'imposteur fut énorme auprès des dames qu'il invita une à une à causer dans un coin du salon, s'enquérant de leurs bijoux préférés et s'informant de leur adresse. La supercherie fut dévoilée ensuite d'une demande d'explication de l'ambassade de Russie à Paris. Le véritable grand-duc Dimitri villégiaturait à la Riviera.

LA PRÉPARATION DE L'AIDE ANGLAISE A LA BELGIQUE

Les autorités militaires britanniques étaient soucieuses de se faire une opinion sur l'attitude de la Belgique en cas de violation de son territoire par l'Allemagne et de prévoir l'aide que l'Angleterre pourrait fournir en cette circonstance. French donna pour instructions à Bridges de tâter le terrain auprès de notre chef d'état-major, le général Jungbluth. Les conditions dans lesquelles des troupes anglaises pourraient être débarquées à Ostendé, Zeebrugge et Anvers devaient faire l'objet d'un examen. Seuls le roi Albert, le général Jungbluth et le ministre des Affaires étrangères furent mis dans le secret. Au cours d'une entrevue avec Bridges, le général Jungbluth lui demanda quelle serait la réaction de l'Angleterre si l'Allemagne envahissait la Belgique et que la Belgique ne demandait pas d'assistance? « Je répondis, dit Bridges, que je n'avais pas qualité pour répondre, mais que j'étais certain que dans cette hypothèse le gouvernement britannique considérerait que les traités lui faisaient non seulement un devoir d'intervenir, mais lui en donnaient le droit. J'ajoutai qu'un appel de la Belgique aiderait énormément notre gouvernement par la répercussion qu'il aurait sur le sentiment national. »

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher ce passage des Mémoires de Bridges du livre définitif de M. De Ridder sur la *Violation de la Neutralité belge en 1914*. M. De Ridder rappelle que le général Jungbluth fit des réserves quant à l'intention du gouvernement anglais de débarquer des troupes en Belgique sans le consentement du gouvernement belge. Le ministre de la Guerre auquel Bridges répéta ses déclarations aurait répondu : « Dans ces cas, Messieurs les Anglais, nous vous recevrons à coups de canon! » Les propos de l'attaché militaire ayant ému le gouvernement belge, sir Edouard Grey, au nom du gouvernement britannique, crut prudent, en 1913, afin de dissiper tout malentendu, de renouveler à Bruxelles l'assurance que la neutralité et l'intégrité du territoire belge seraient respectées par l'Angleterre tant que les autres puissances feraient de même (1).

En novembre 1914, les Allemands ayant mis la main sur des archives de l'état-major général à Bruxelles, y trouvèrent le dossier des conversations militaires anglo-belges. Ils s'empresèrent d'en publier des extraits en fac-similé — notamment aux Etats-Unis — pour prouver que l'Angleterre avait organisé

(1) Alfred DE RIDDER, *la Violation de la Neutralité belge et ses avocats*, Bruxelles, Dewit, 1926, pp. 184, 218 et 223.



LA FÉE MODERNE

Maman, se sert d'un bâton

DE
SUPERCHOCOLAT **JACQUES**

LA maman est la fée bienfaisante de tous les logis. Pour dispenser à tous joie et santé, elle se sert d'une baguette magique sous la forme d'un gros bâton de Superchocolat « Jacques », car elle sait que chacun apprécie ses excellentes spécialités d'une finesse et d'une pureté incomparables.

Elle sait qu'un « Jacques » est une friandise exquise autant qu'un aliment revigorant, et elle trouve dans la gamme actuelle des gros bâtons de Superchocolat de quoi satisfaire tous les goûts.

Faites comme elle, achetez donc du « Jacques », rien que du « Jacques », toujours du « Jacques », « Jacques » le seul, l'unique Superchocolat à

UN FRANC

LE GROS BATON
DANS TOUTES LES BONNES MAISONS



Pour votre Linge de maison,
Tissus blancs - Couvertures,
Bonneterie - Chemiserie
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

Qualité — Éléance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

Grande Maison de Blanc

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

DEMANDEZ NOS CATALOGUES HIVER 1937-1938



La colonne cannelée, le plus gros stalagmite connu dans le monde

Visitez la Vallée du
SAMSON

Les Grottes et Cavernes
préhistoriques de
GOYET-MOZET (Namur)

Les beaux châteaux de Goyet-
Faulx-Arville. L'Abbaye de
Grand-Prés

ENTRÉE : 10 francs
RÉDUCTION pour groupes
et pensionnats

GROUPEMENT

POUR LA

**Vente des Sous-Produits
en Grès et en Petit Granit**

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du
Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant
la plus grande variété de teintes.

**Spécialité de moellons et parements
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.**

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES: Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien,
Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles
de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournis-
seur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76



EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIÈGE
1939

LIEGE 1939

**EXPOSITION
Internationale de l'Eau**

MAI - NOV.

avec la Belgique la guerre contre l'Allemagne et que la Belgique n'avait pas respecté ses devoirs de puissance neutre.

Je me souviens de l'émoi qui saisit les Bruxellois attroupés devant les affiches à titres sensationnels dont étaient couverts les murs de la capitale, et par lesquelles l'occupant faisait part de sa découverte. Ce n'était qu'une grossière manœuvre esquissée à la faveur de textes erronément reproduits ou inexactement traduits. Bonne justice a été faite des accusations allemandes. Les conversations de 1912 — baptisées pour les besoins de la cause les Conventions Jungbluth-Bridges — faisant suite aux conversations Ducarne-Bernardiston de 1906, étaient de simples échanges de vues en tous points compatibles avec notre statut international. Bridges dit à leur propos « : Elles envisageaient toujours l'hypothèse où le territoire belge était déjà violé. »

En 1918, Erzberger, dont on sait le rôle comme homme politique — et qui fut dans les premières années de la guerre à la tête de la propagande allemande — après une étude approfondie du reproche formulé contre la Belgique et l'Angleterre, conclut : « La Belgique voulait défendre sa neutralité contre tout envahisseur (1). »

A-t-on jamais trouvé mal que la Suisse et l'Italie aient eu des conversations analogues en 1906, ni qu'en 1917 des plans de collaboration fussent mis sur pied — entre la Suisse et la France — pour l'hypothèse d'une violation de la neutralité suisse par les armées des Empires centraux ? Les négociations au nom de la France furent menées par Foch et les conclusions des entrevues aboutirent à la rédaction du plan Helvétie ou plan H (2).

Mais ce n'est pas dans les salons ni dans les bureaux qu'un attaché militaire apprend le plus de choses : c'est sur le terrain. Les plus sûrs passeports pour les régions frontalières étant une puissante auto et la compagnie d'une jolie fille, Bridges visite en détail les Ardennes et pousse une pointe jusqu'au camp d'Elsenborn. Du casino des officiers allemands il adresse une carte au directeur de l'Intelligence Militaire. Au printemps de 1914 il est envoyé en mission en Albanie, pour se rendre compte de la solidité du nouveau royaume d'Albanie dont le trône est occupé par le prince William de Wied, protégé par un croiseur italien et une gendarmerie en formation, confiée à des instructeurs néerlandais.

LA BATAILLE ET LA RETRAITE DE MONS

Bridges venait de reprendre le commandement d'un escadron du 4^e *Dragoon Guards* quand la guerre éclata. Débarqué à Boulogne le 9 août avec la 2^e division de cavalerie, il eut l'honneur de participer au baptême du feu de l'armée britannique sur le Continent. Le 22 août, à l'aube, les chevaux venaient de boire quelque part au sud de Soignies, quand une avant-garde de quatre uhlans précédant un escadron fut signalée sur la grand-route de Bruxelles. La chasse lui fut donnée sur la chaussée et l'ennemi fut repoussé jusqu'aux premières maisons de Soignies. Le major Hornby — un as du polo — transperça un adversaire de son sabre.

L'ordre de rompre le combat à Mons, justifié par l'extension imprévue du mouvement enveloppant dessiné par von Kluck et par la retraite de la 5^e armée française commandée par Lanrezac fut pour l'armée anglaise, prête à l'offensive, une surprise. Du 23 août au 6 septembre ce fut le recul démoralisant, mais avec de splendides sursauts, tant du côté français que du côté anglais. De longs mois furent nécessaires avant que renaisse entre

les Alliés une complète confiance. Les Britanniques étaient soucieux de garder leurs armées intactes et envisageaient un repli jusqu'à leurs bases de la côte : les Français croyaient que leurs alliés ne voulaient pas se battre.

Le lecteur retiendra du récit de la retraite d'août 1914 la conviction que les états-majors ne peuvent négliger une préparation sérieuse des liaisons avec les armées destinées à être associées dans les batailles. Ceci pose des problèmes nombreux qui vont de la connaissance des langues et des mentalités de nos voisins jusqu'à celle de leurs uniformes et usages. Bridges rapporte qu'à peine installés près de Boulogne, ses cavaliers furent pris comme cibles par des artilleurs français... Lanrezac, qui fut un chef vigilant et qui pressentit le premier l'erreur commise par Joffre dans son dispositif initial en 1914, fut victime de ses préjugés contre les Anglais qui prolongeaient sa ligne. Faute de contacts personnels entre officiers des deux armées, la retraite de Charleroi et celle de Mons faillirent tourner à la déroute. Aujourd'hui, où l'industrie des fausses nouvelles et la facilité de leur propagation décuplent les risques qui existaient en 1914, n'hésitons pas à préparer une réserve d'officiers d'élite, connaissant les langues, ayant voyagé hors frontières, capables d'assurer les liaisons et de prévenir les malentendus.

* * *

Le 24 août, au cours d'une charge à la tête de son escadron, Bridges fut violemment projeté au sol, son cheval ayant été abattu. Porté sur la liste des blessés et disparus, il parvint à s'échapper des lignes allemandes et à rejoindre son unité. Dès le 6 septembre il entraînait celle-ci à la contre-offensive dans le secteur du Chemin des Dames.

LE SIÈGE D'ANVERS ET LA RETRAITE SUR L'YSER.

Le 30 septembre la Belgique avait demandé à la France et à l'Angleterre un concours militaire immédiat. Londres fit savoir que trois officiers britanniques seraient désignés pour discuter sur-le-champ des conditions dans lesquelles une aide pourrait être assurée. Bridges, qui devait faire partie de cette mission, fut donc mandé le 2 octobre au Grand Quartier de French à Fère-en-Tardenois. Le généralissime lui dit qu'il venait d'apprendre que l'armée de campagne belge était sur le point d'évacuer Anvers, ce qui signifiait la perte de cette place et probablement des ports du Pas-de-Calais. Le sort du corps expéditionnaire britannique était en jeu. « Comme je connaissais le roi des Belges et son chef d'état-major — poursuit Bridges — je devais partir sans désespérer pour Anvers et user de toute mon influence pour que les Belges s'accrochassent à Anvers le plus longtemps possible. French se proposait d'envoyer le major général Sykes par avion à Anvers pour rapporter la réponse. »

On sait que la décision de retirer l'armée de campagne d'Anvers fut prise le 7 octobre seulement. French était donc inexactement renseigné. La vérité est que ce départ fut envisagé parmi les solutions possibles, dès la fin de septembre.

Pendant toute la journée du 3 Bridges roula de Fère-en-Tardenois via Saint-Omer sur Ostende, ayant cru prudent d'éviter Lille, où les uhlans étaient signalés. Il déjeuna au Chalet royal d'où le maître d'hôtel du Roi put atteindre par téléphone à Anvers la comtesse Ghislaine de Caraman-Chimay, dame d'honneur de la Reine. Bridges lui annonça sa prochaine arrivée. Il était 10 heures du soir quand il se présenta au quartier général. Le Souverain le reçut séance tenante dans sa chambre à coucher en présence du général Jungbluth et du général Hanoteaux.

(1) *Der Volkerbund. Der Weg zum Weltfrieden*, p. 156 (Reimar Hobbing, Berlin, 1918, p. 156).

(2) Colonel LE HENAFF et capitaine BORNECQUE. *Les Chemins de fer français et la guerre*, p. 111, Paris, Chapelot, 1922.

« J'exposai, dit-il, les propositions de sir John French, c'est-à-dire une prochaine concentration de l'armée britannique aux environs de Lille, et la présence possible, endéans les quatre jours, d'un corps d'armée et de deux divisions de cavalerie dans ladite région. Il me fut répondu que l'état de l'armée belge rendait la situation critique et que seul un mouvement offensif prononcé pourrait sauver Anvers. Le Roi était très calme et décidé. Il dit qu'il ne voulait pas risquer un nouveau Sedan et demeurerait avec son armée devant Anvers pendant quatre jours encore si nous voulions tenir Gand afin de protéger son flanc. »

Winston Churchill, Premier lord de l'Amirauté, arriva à Anvers le lendemain, 4 octobre, en même temps qu'une brigade de *Royal Marines*, qui fut envoyée sur Lierre où elle tint le front jusqu'au 7 après-midi. Bridges multiplie ses démarches, visite ses compatriotes en ligne, maintient le contact avec Londres, téléphone à Kitchener et insiste pour l'envoi de nouveaux renforts. Le 6 au matin il a la satisfaction de voir arriver le gros de la division navale.

Le même jour la décision fut prise de faire quitter Anvers par l'armée de campagne. La 2^e division d'armée, celle du général Dossin de Saint-Georges, les renforts britanniques et une partie des troupes de forteresse devaient assurer la défense de la position fortifiée. Le 7, dans la matinée, l'armée belge passe sur la rive gauche de l'Escaut. Le Roi et la Reine sortirent d'Anvers au début de l'après-midi.

Le 8, au soir, Kitchener répondit au téléphone qu'il autorisait l'évacuation de la division navale au moment jugé le plus propice. Bridges assista le brigadier général Paris, commandant les *Royal Marines*, dans l'évacuation de ses hommes et de leur matériel. La colonne britannique put passer par le pont de Burght et rejoindre les trains à Saint-Gilles-Waes. La priorité des mouvements et des transports ayant été expressément réservée aux Anglais sur les instructions du Roi, le corps expéditionnaire put atteindre Ostende sous la protection de la 2^e division belge. Deux bataillons seulement, acculés à la frontière furent internés en Hollande. Deux cents hommes furent capturés par l'ennemi. Bridges rend hommage à la courtoisie et au courage des autorités militaires et civiles belges. Le dernier train britannique, faute de machiniste, fut piloté par le lieutenant belge De Reyck, sous le bombardement. En conclusion du chapitre « Anvers », Bridges écrit que l'arrivée de la division navale aux côtés des Belges fut d'un grand secours moral, « car depuis deux mois les Belges se battaient seuls et n'avaient pratiquement pas vu d'uniformes alliés. La présence des Britanniques encouragea les Belges à tenir quatre jours encore. »

Nous ne pouvons que souscrire à cette remarque et, avec l'auteur, rendre justice aux clairvoyants hommes d'Etat et soldats britanniques — Kitchener, French, Grey, Churchill — qui ont osé le geste d'envoyer des troupes dans Anvers à un moment où leurs réserves étaient réduites à l'extrême. Tous eussent sans doute souhaité envoyer des renforts plus importants et couvrir les têtes de pont de Gand et d'Audenarde. Mais faute d'hommes et de préparation, il fallut renoncer à ce plan et attendre l'Allemand au bord de la cuvette d'Ypres, que les soldats du grand Marlborough — l'ancêtre de Churchill — appelaient déjà *Wipers*.

LA BATAILLE DE L'YSER VUE PAR UN ANGLAIS

Le 15 octobre le roi Albert venait de lancer l'ordre célèbre : « La ligne de l'Yser constitue notre dernière ligne de défense en Belgique et sa conservation est nécessaire pour le développement du plan général des opérations. Cette ligne sera donc tenue à tout prix... » Cet ordre, que le Roi confirma personnellement

aux généraux divisionnaires au cours de visites en leurs quartiers, le lendemain 16, avait été donné avant la visite de Foch au Souverain, visite qui eut lieu le 16 après-midi, à Furnes.

Le 15, le prince Arthur de Connaught, accompagné de Bridges, vint annoncer au Roi les dispositions prises par l'armée britannique qui allait s'aligner à droite de l'armée belge. Bridges demeura au Grand Quartier en liaison avec le major C. B. Thomson, plus tard ministre de l'Air, qui périt tragiquement dans l'incendie du dirigeable R. 101 au-dessus de Beauvais.

Bridges se logea dans la vieille tour des Templiers, à Nieupoort, merveilleux observatoire qui permettait de voir jusqu'à Ostende. Un fil téléphonique rejoignait La Panne, d'où, par signalisation lumineuse, le contact était assuré avec la flotte britannique. Le 22 octobre deux monitors intervinrent efficacement dans la bataille le jour où grenadiers et carabiniers attaquaient à Tervaete.

Bridges rappelle que dès le premier contact de la mission anglaise auprès du Quartier général belge sur l'Yser, soit le 15 octobre, celle-ci, sur les instructions de French, insista auprès des Belges pour qu'ils protégeassent leur front au moyen d'inondations. « Il nous fut objecté, écrit-il, que l'inondation était une entreprise compliquée, même irréalisable. » L'insistance britannique sur ce point est reconnue par les historiens militaires (1). Le concours de la mer à la défense est d'ailleurs une tradition dans les régions poldériennes.

C'est dans la préparation technique et la réalisation de l'inondation que résidait la difficulté. L'honneur de cette tâche revint entièrement à des Belges, et parmi les officiers au capitaine d'état-major Nuyten. L'effet de cet audacieux appel à l'eau se fit sentir à partir de l'aube du 27. Dans la soirée du 29 il apparut indispensable d'ouvrir les portes de l'écluse du Noordvaart, située dans le *no mans land*, sous le feu de l'ennemi. Bridges offrit le concours de volontaires anglais, mais le capitaine Umé, assisté du batelier Geeraert et de trois soldats du génie escortés de cyclistes, parvint à effectuer la manœuvre des vannes.

Le 26 — qui fut une journée tragique entre toutes — dans l'après-midi Bridges, vit le Roi. Laissons-lui la parole : « Le Roi était très contrarié et bouleversé au spectacle de son armée décimée et privée d'un soutien efficace de la part des Alliés. L'apparition de quelques solides bataillons amis ramènerait la victoire sous ses drapeaux. Il me demanda si je pouvais le conduire à Saint-Omer le soir même, pour voir sir John French. Par téléphone, j'arrangeai que nous dînerions au Grand Quartier britannique... » Bridges prit le volant de l'auto. Le capitaine d'état-major Galet, officier d'ordonnance du Roi, accompagnait ce dernier. « Nous arrivâmes — écrit Bridges — avec une heure de retard à Saint-Omer. Le spectacle de généraux et d'officiers d'état-major, l'épée au côté et constellés de décorations, au garde-à-vous, dans des tenues immaculées, rassura le Roi. Ces gens-là n'avaient pas l'air d'être à la veille de céder le terrain ! Ils étaient beaucoup trop à leur aise. Quant à moi, j'étais sale, ayant été toute la journée dans les tranchées belges ou dans la tour des Templiers, sans avoir trouvé le temps de changer : je crois que l'adjudant général dut me donner un mauvais point... Nous n'obtinmes pas de secours, mais fûmes gratifiés d'un bon dîner et d'un cigare, ce que le roi Albert appréciait toujours beaucoup, avouant qu'il regrettait ne plus pouvoir se procurer du bon tabac. Après le dîner, nous eûmes un entretien sur la carte... Sir John dut néanmoins refuser tout secours. »

Pendant le voyage de retour, le Roi se plaignit à Bridges du

(1) Fernand NEURAY, *La Nation belge*, 19 octobre 1918, cité par Paul CROKAERT, *L'Immortelle Mêlée*, p. 317, Paris, Perrin, 1918; lieutenant-colonel TASNIER et major VAN OVERSTRAETEN, *La Belgique et la guerre*, t. III; *Les Opérations militaires*, p. 183, Bruxelles, Bertels, 1923.

silence de la presse anglaise et française sur les efforts de l'armée belge. Le lendemain Bridges téléphona à son ami Fitzgerald du *War Office* et le *Times* s'empressa de rendre un juste hommage aux soldats belges.

Bridges donne ensuite quelques détails sur le rôle de la flottille anglaise que le peintre Bastien n'a pas oublié dans son panorama de l'Yser. Le 27 le *Falcon* fut touché par deux obus allemands qui fauchèrent le commandant et six hommes. Des unités de la patrouille de Douvres, tirant à un ou deux milles de la côte, épuisèrent vite leurs munitions : à toute vapeur elles allèrent renouveler leurs réserves en leur porte d'attache tandis que d'autres navires débarquaient des pièces de 4,7 qui furent montées sur péniches et dirigées dans le canal de Nieuport à Furnes. Un train blindé fut aussi mis à terre ainsi que des mitrailleuses et un détachement d'infanterie de marine qui fit le coup de feu dans les tranchées de Lombartzyde, tandis que l'aviation navale rendait des services importants à l'armée belge dépourvue d'appareils.

La stabilisation du front laissa quelque répit au chef de la mission militaire britannique. Aussi, le jour de Noël 1914, ne résista-t-il pas à la tentation d'un match contre son frère sur le terrain de golf de Lombartzyde, repris depuis quelques jours aux Allemands par les Français en même temps que le village de Saint-Georges. Le tir des guetteurs ennemis déranga quelque peu la partie et il fut jugé prudent de mettre fin au jeu. « Quel contraste — écrit Bridges — avec l'attitude des Bulgares qui ne firent aucune objection à ce que nos hommes jouassent au football à portée de leurs canons. » Blessé une fois de plus par un éclat d'obus — il finit la guerre avec cinq chevrons de blessures — Bridges fut soigné par le docteur Depage à l'Hôpital de l'Océan. « La Reine se prodiguait auprès des blessés et passait ses journées à l'hôpital. Elle vint souvent me voir. Elle était courageuse et gaie et aimait plaisanter notre mission. Un jour, elle m'envoya à l'hôpital un éclat d'obus avec une étiquette : « Souvenir de la flotte britannique trouvé dans mon jardin. » Elle me reprochait souvent de conduire trop vite mon auto. J'étais généralement si pressé... Un jour je renversai un soldat belge à vélo : blessé à la tête, il fut transporté à l'hôpital le plus voisin. Comme je venais m'informer quelques jours plus tard de sa santé, je trouvai ma victime en convalescence mais, au-dessus de son lit, sa fiche d'ordonnance portant son nom, matricule, etc., était complétée par l'écriture de la Reine : « Victime du colonel Bridges. »

Quant au Roi, Bridges parle en ces termes de son attitude pendant la bataille de l'Yser : « Il était magnifique. Je le voyais presque quotidiennement dans la pittoresque salle des Echevins, à Furnes, et fus frappé par son courage, son bon sens et sa prévoyance. Il ne partageait pas l'engouement français pour les phrases à l'emporte-pièce et trouvait parfois les généraux français quelque peu fatigués. Son appréciation personnelle de chaque situation était toujours exacte. S'il n'était pas demeuré à la tête de son armée, le cours de l'histoire en eût été changé. »

* * *

Au début de 1915 — et ceci est je crois un détail inédit — le Roi émit une opinion personnelle au sujet de la Bulgarie, toujours neutre à cette époque. Voici comment Bridges se fait l'écho de la pensée du Souverain qu'il s'empressa de faire connaître au Premier Ministre britannique : « J'écrivis à ce dernier les vues du Roi qui connaissait intimement la pensée de son parent, le tsar Ferdinand de Bulgarie, bien qu'il n'y eut entre eux aucune manifestation spéciale d'amitié. Le Roi était d'avis que si la

Bulgarie était traitée convenablement, elle pourrait être amenée à se ranger aux côtés des Alliés. Ils feront, disait-il, ce que le Tsar commandera. » Et Bridges poursuit — fort de son expérience personnelle, puisqu'il termina la guerre au front d'Orient : « L'opinion publique était pratiquement inexistante et je rencontrai des Bulgares qui avouaient avoir cru, même après leur mobilisation, intervenir en faveur des Alliés. Le roi Albert recommandait d'envoyer un habile homme d'Etat et un bon général à Sofia, de conférer la Jarretière à Ferdinand et une promesse, noir sur blanc, de compensation territoriale jointe à une formule de garantie à mettre au point. »

* * *

Appelé à reprendre un commandement actif, celui de la 19^e division britannique, Bridges fit ses adieux au Roi et à la Reine et fut remplacé comme chef de mission par lord Athlone, beau-frère du roi d'Angleterre. Nous ne le suivrons pas dans la suite de sa vie aventureuse. L'insigne de sa division était le papillon. Il eût pu être le *badge* personnel de notre héros, car il fut un peu partout, toujours actif et ardent. Vauban se plaignait gentiment d'être toujours aux frontières, sans cesse en mouvement « volant le papillon de par la France ». Bridges eût pu en dire autant ; mais tandis que Vauban ne quitta guère son pays, pour Bridges c'est la vaste terre qui lui servit de champ de manœuvre.

En 1916 il lance sa division dans la dure et longue bataille de la Somme qui créa une diversion au bénéfice du front français de Verdun. Il est au saillant d'Ypres quand il est dépêché aux Etats-Unis qui viennent d'entrer en lice. En automne 1917, de retour en Flandre, il est grièvement blessé dans l'assaut que sa division livre au Scherpenberg et à la crête de Passchendaele. Envoyé de l'autre côté de la mer aux harengs pour presser l'embarquement des renforts américains, il revient en Europe pour être expédié au front de Salonique. L'Armistice le trouve à Nich. Mais son rôle, mi-militaire, mi-diplomatique, est loin d'être fini. Comme il appartient à la haute classe des *red tape*, des officiers dont le képi est entouré d'une bande rouge, il fait partie de cette petite cohorte d'officiers britanniques qui sillonnent l'Europe pendant les années instables de 1918 à 1922 et dont la seule présence, sans oublier les initiatives et le courage, suffit à maintenir l'ordre et à éviter de nouveaux cataclysmes. Chacun des pays balkaniques reçoit sa visite. Mais bientôt des missions de liaison lui sont confiées avec les armées blanches de Denikine en Russie méridionale et puis encore en Syrie, où les Grecs, ivres d'offensive, s'avancent dangereusement à l'intérieur de l'Asie Mineure jusqu'au jour où les Turcs les rejettent à la mer. En 1922, en guise de repos, le roi Georges confie à Bridges le gouvernement de l'Australie du Sud, qu'il assume jusqu'en 1927.

* * *

Le lecteur retiendra deux conclusions de ce livre. La première est l'appréciation de l'auteur sur la justesse de vues de certains civils pendant la guerre. C'est à Lloyd George et à Briand, contre l'avis des militaires, que l'on doit l'offensive par le front d'Orient, qui eut une influence décisive sur l'issue de la guerre dont nul du côté allié ne prévoyait la fin avant le printemps de 1919. L'utilisation des tanks sur terre et l'organisation des convois protégés en mer furent réalisées, grâce aux instances répétées des autorités civiles. Mais il est juste, se hâte de dire Bridges, que les soldats et marins qui ont suivi les conseils des civils pendant la

guerre aient à leur tour l'audience des civils en temps de paix quand l'enjeu n'est autre que le salut de la Nation.

La seconde conclusion — et c'est la dernière phase du livre — est celle-ci : « Le monde appartient à la jeunesse. Laissez donc la jeunesse donner au monde le visage de son choix. » Cet acte de foi dans l'avenir est inspiré à l'auteur par la description de la récente visite du roi Léopold à Colchester au 5^e *Royal Inniskilling Dragoon Guards*, dont il est colonel honoraire.

Rendons la parole à Bridges — ancien chef de cette belle unité : Comme je me tenais devant le régiment aux côtés du Roi mon esprit fit un retour en arrière vers le temps où j'accompagnais son père en semblable circonstance pendant la campagne. Le régiment était alors sur pied de guerre avec 600 vétérans. Son aspect était fort différent de son aspect actuel et le roi Albert le regardait avec une évidente admiration. Appuyant sur les mots selon son habitude, il dit : « *They are splendid men. They would never go back.* (Ce sont des hommes splendides. Jamais ils ne reculeront). » Le jeune Roi et le jeune régiment sont les symboles de l'ère nouvelle. Le monde appartient à la jeunesse. Laissez donc la jeunesse donner au monde le visage de son choix (1). »

XAVIER CARTON DE WIART.

La politique française en Europe danubienne

I. — 1918-1936 (suite) (2).

Les erreurs — nous ne parlons pas des erreurs primordiales, contenues dans le système de Saint-Germain et Trianon, mais des erreurs secondaires, commises dans l'application dudit système — commencèrent en 1924, avec la politique cartelliste de rapprochement franco-allemand, couronnée deux ans plus tard par le feu Pacte de Locarno. On relâchait la surveillance dont on entourait le Reich, on l'admettait dans l'aréopage de Genève, on lui témoignait à nouveau confiance, on lui faisait des concessions, mais rien pour la Hongrie... Parce que l'Allemagne était alors une République démocratique, gouvernée par des franc-maçons qui affichaient un pacifisme peu conforme aux traditions tudesques, tandis que le petit royaume des Magyars était aux mains de « chauvins », de « cléricaux » et de « réactionnaires ». Les avantages accordés aux dirigeants de Berlin étaient une injustice, parce qu'ils ne touchaient pas les vaincus mineurs de la guerre, infiniment moins coupables; ils étaient inutiles, parce qu'ils ne changeaient rien au ressentiment germanique contre la France, et que l'opinion du Reich considérait chaque concession comme insuffisante; ils étaient dangereux parce qu'ils ont semé la graine de la méfiance auprès des alliés de la France. A Varsovie l'on commença de se dire sous cape dès 1926 ce qui éclata au grand jour quelques années plus tard : « Paris n'a besoin de nous que pour exercer une pression sur Berlin; au fond, la gauche française préférerait un arrangement direct avec l'Alle-

magne, où nous serions sacrifiés. Dégageons donc notre politique étrangère de l'emprise exclusive du « Quai », et cherchons à nous rendre favorables d'autres puissances, sans renoncer pour autant à l'amitié de la France, notre libératrice ».

Vers la même période, l'Italie fasciste fit les premiers pas, encore timides, dans sa politique impérialiste; elle installa son influence en Albanie, en Roumanie (sous Averesco) et en Hongrie. Avec la perspicacité géniale qui le caractérise, M. Mussolini vit les possibilités qui s'offraient à son pays en terre magyare. A Budapest l'on attendait comme la manne du ciel la moindre bonne parole d'un gouvernement étranger; l'Italie était au moins aussi responsable que les autres alliés du démembrement de la Hongrie. Mais le Duce fut le premier homme d'Etat à reconnaître le tort causé aux Magyars; il s'acquitta aussitôt les sympathies unanimes de la nation, qui seraient allées exactement au même titre à la France si elle avait voulu prendre une initiative aussi hardie. Aristide Briand avait bien d'autres soucis. Voilà comment la Troisième Rome put poursuivre sa lente pénétration dans le bassin danubien, sans que la Troisième République prît les moindres mesures palliatives; en 1930, après l'évacuation de la Rhénanie, l'on se félicitait d'être sur la meilleure voie d'une réconciliation avec le Reich, tout en maintenant la position privilégiée que l'on possédait en Pologne et dans les pays de la Petite-Entente. L'on voyait même poindre à l'horizon l'espérance de cet accord avec la Russie soviétique que M. Herriot préconisait dès 1924.

La réalité devenait tout autre, peu à peu, que ces aimables illusions. Le succès foudroyant des nationaux-socialistes aux élections allemandes du 18 septembre 1930 dessilla les yeux des gouvernants français. Briand resta encore quelque temps à la tête du ministère des Affaires étrangères, jusqu'à ce que MM. Laval et Tardieu le remplaçassent. Dès 1931, la France commença pourtant un redressement de sa tactique diplomatique, interrompue hélas par les élections cartellistes de mai 1932. On voulut changer l'attitude à prendre envers l'Allemagne; au lieu de fumeuses idéologies pacifistes, on chercha à fonder les rapports réciproques sur un rapprochement sincère, devant être conclu avec les milieux nationaux du Reich, avec les sphères économiques et avec les partisans du système autoritaire à la Brüning, car l'on vit le déclin manifeste de la social-démocratie et de la gauche bourgeoise judéo-maçonnique. C'est pour accomplir cette tâche que l'on envoya comme ambassadeur à Berlin M. André François-Poncet, qui rend depuis sept ans à sa patrie des services inappréciables dans l'exécution de sa délicate mission. En même temps, les milieux autorisés commençaient à s'inquiéter — enfin! — de la situation dans les Etats danubiens. La crise économique avait frappé ces pays plus durement que les autres. Avant la guerre, la monarchie des Habsbourg formait un seul territoire douanier, où régnait un excellent équilibre entre l'agriculture, le commerce et l'industrie; la solution de 1919 rompit cet équilibre naturel et coupa en plusieurs tronçons un corps si bien constitué. Les années de prospérité, de 1924 à 1929, permirent aux différents pays danubiens de remettre sur pied leur économie sur des bases nouvelles; la Hongrie agricole créa des industries; l'Autriche, plutôt industrielle, introduisit la culture de la betterave sucrière; les Etats de la Petite-Entente tentèrent également de compléter dans tous les sens leur armature économique. Tout le monde faisait du protectionnisme en faveur des jeunes branches de l'activité industrielle ou agricole indigène et tentait de s'isoler. « Pays qui s'isole, s'étiole », dit un slogan des libre-échangistes. Cela se vit dès le début de la fameuse crise; les relations commerciales des différents Etats de succession furent ramenées à un volume dérisoire, d'où une restriction considérable de la production. Bientôt, la plus grosse

(1) *Alarms and Excursions. Reminiscences of a soldier, 1892-1937*, by Sir Tom Bridges, avec un avant-propos de Winston Churchill, Londres. Longmans.

(2) Voir la *Revue catholique* du 13 mai 1938.

Fonds de Caveaux

Nous liquidons à partir du *Sam di 21 Mai* quelques vins fins dont la quantité restreinte ne nous permet plus de les faire figurer à notre nouveau tarif général.

Heureux d'en faire bénéficier les lecteurs de la Revue, nous offrons ces vins à des prix réellement exceptionnels :

Quantité de bouteilles disponibles		La bouteille
1628	Fronsac, étampé 1934. . . .	5.75
636	Château Lescalle Médoc étampé 1934	7.75
844	Château Marquis de Terme Margaux, étampé 1934	10.25
251	Barsac, liquoreux 1923	16.00
920	Sainte-Croix du Mont, 1923	16.00
96	Haut Sauternes, grand vin 1921	18.00
373	Moulin à vent, 1924	15.00
245	Mercurey, 1924	17.00
171	Pommard, 1923	20.00
217	Gevrey Chambertin, 1926.	18.00
192	Chablis, 1926	19.00
	Riesling de Hongrie	3.75
	garanti par les autorités ecclésiastiques hongroises comme convenant au Saint-Sacrifice de la Messe.	



Tous ces vins peuvent être dégustés à notre rayon des vins, 3^e étage, Botanique.

Vu la quantité minime de bouteilles dont nous disposons, les commandes seront exécutées suivant leur ordre d'arrivée.

Les envois se font franco de port et d'emballage, dans tout le pays, pour toute commande atteignant 200 francs.

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES-BRUXELLES
LE PREMIER DES GRANDS MAGASINS

une **PONTIAC**



donne
l'heure exacte



PONTIAC

supportchoc

le premier chronographe
qui supporte les chocs

— Indispensable pour —
Missionnaires, Docteurs,
Infirmières, Ingénieurs, etc.

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES



Montres pour religieuses

Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires

FONDÉE EN 1853

LOI DU 10 JUIN 1937

Extension des Allocations Familiales

ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	247,20
Pour deux enfants		667,20
Pour trois enfants		1,363,20
Pour quatre enfants		2,431,20
Pour cinq enfants		3,919,20
Pour six enfants		5,407,20, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



"LA FAMILLE,"

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

Quand
on dit :
"ERY"

on dit :

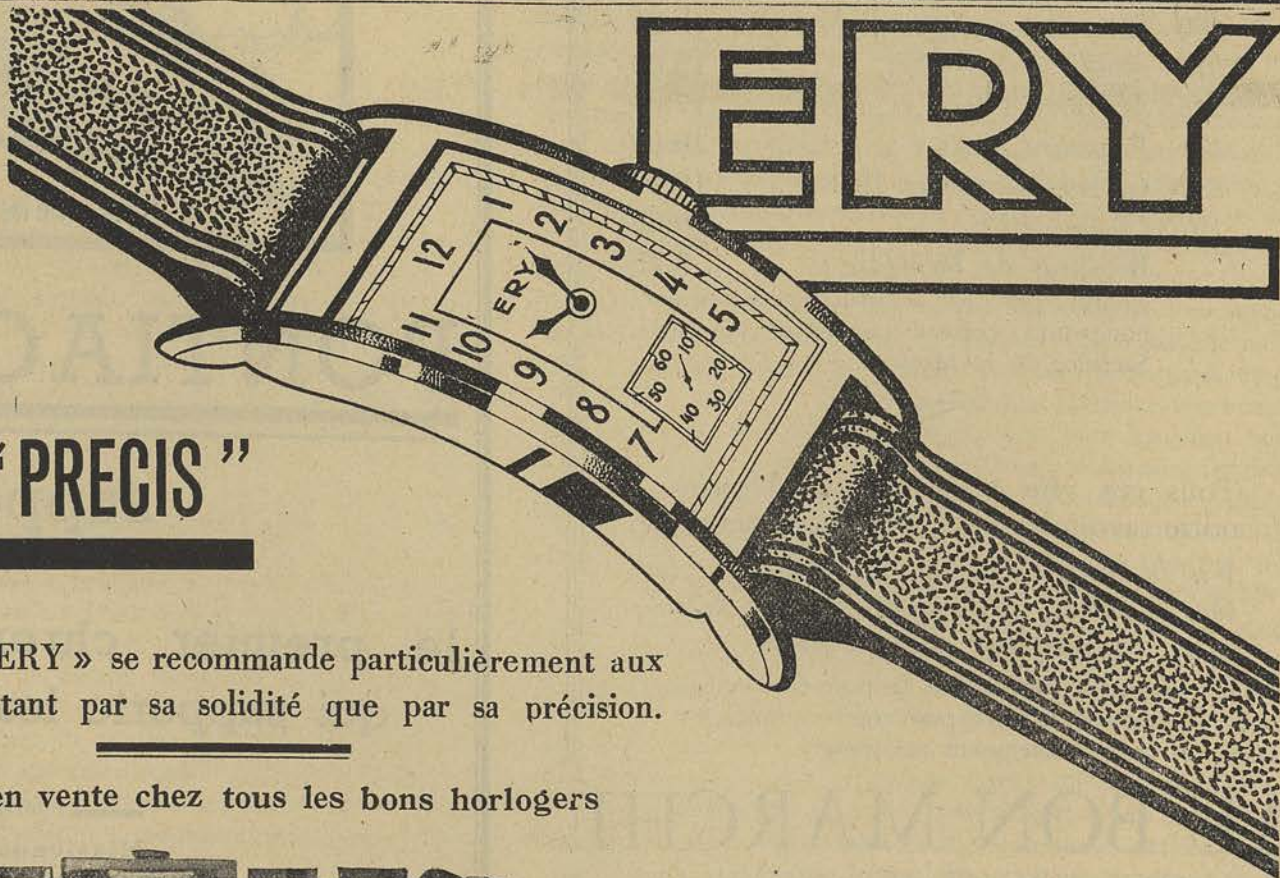
"PRECIS"

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



ERY



banque de Vienne, qui contrôlait 80 % de l'industrie autrichienne, la *Creditanstalt*, était acculée à la faillite : le passif se chiffrait à quelque deux milliards de schillings, un milliard et demi de francs-or ! Le gouvernement fédéral mobilisa toutes les réserves, contracta un emprunt, et, avec l'aide de l'étranger comme en 1922, l'on arriva à limiter les dégâts, à éviter le déclenchement d'une catastrophe déclarée. N'empêche : le choc avait ébranlé dans ses assises les plus profondes l'économie centre-européenne.

Sentant venir le coup, les dirigeants viennois avaient pensé le parer en rattachant leur pays au grand territoire douanier allemand ; cette manœuvre les rapprochait aussi du but qu'ils rêvaient d'atteindre, de la fusion politique des deux pays. La *Zollunion*, de M. Curtius et de Schober (mars 1931) ne devait être qu'un prélude de l'*Anschluss*. En même temps que se négociait et que se paraphait le malencontreux document, la misère croissante, en Autriche, causait une effervescence politique considérable ; les espoirs se tournaient de plus en plus vers l'Allemagne, et plus spécialement vers le mouvement hitlérien, dont la prodigieuse ascension fascinait les jeunes étudiants, paysans et chômeurs. Ces trois faits intimement coordonnés — la déconfiture de la *Creditanstalt*, le projet d'union douanière austro-allemande et la première vague naziste en Autriche — ramenèrent l'attention française sur la zone névralgique de notre continent. Conseillé par des experts financiers et par des parlementaires avisés, — comme M. Ernest Pezet, le député catholique bien connu, — M. André Tardieu, décida de s'attaquer à la source du mal et élaborer un plan de coopération des pays danubiens. Le malaise avait pour cause la destruction de l'unité du bassin danubien : voilà ce qu'on reconnaissait maintenant en toute sincérité. Mais on n'avait pas encore le courage de mettre : destruction de l'unité *politique* ; on se cantonnait dans l'*économique*, et cela valait déjà mieux que rien ; pour donner une vigueur nouvelle aux cinq Etats successeurs, ils devaient en venir à une coopération intense sur le terrain commercial, industriel, agricole et financier. Ce nouveau resserrement des liens matériels devait évidemment entraîner un rapprochement politique entre les pays intéressés et les soustraire à l'emprise, que l'on commençait déjà de craindre, de l'Allemagne.

Le plan Tardieu était excellent, mais il n'entra jamais en vie ; d'abord parce que le gouvernement Herriot de juin 1932 l'abandonna aussitôt ; ensuite, et surtout, à cause des difficultés politiques qui s'y opposaient. Le veto conjugué de Paris, Londres et Rome réussit à empêcher la *Zollunion* de se réaliser ; mais les trois grandes puissances ex-alliées étaient encore juste capables d'une action négative commune ; l'Italie trouvait que le plan Tardieu ne lui faisait pas la part assez belle et y voyait un désir d'hégémonie française. M. Mussolini était déjà en relations assez intimes avec Berlin, et le caractère « antiallemand » du projet français lui déplut souverainement. L'obstacle décisif se trouvait du côté des intéressés ; la Hongrie, plus germanophile que jamais, n'entendait avoir aucune espèce de rapports avec la Petite-Entente, et ces trois Etats n'éprouvaient nulle envie de venir en aide aux Magyars. La Tchécoslovaquie, avant tout, que la crise n'atteignit qu'en dernier lieu, vers 1933-1934, se montrait peu disposée à réaliser le plan français. Que donnerait-elle, aujourd'hui, si elle avait écouté alors la voix de la sagesse !

Jusqu'au gouvernement Doumergue, la diplomatie française rentra dans la vieille ornière. MM. Paul-Boncour, Daladier et Chautemps, qui dirigèrent le Quai d'Orsay pendant ces vingt mois sans gloire, se montrèrent totalement impuissants vis-à-vis du danger nouveau qui venait de l'Est : le retour offensif de l'Allemagne dans la politique internationale. Le Reich ne veut plus du rapprochement ? Il se donne au national-socialisme ? Foin de ces criminels hitlériens ! Réduisons au minimum nos rapports

avec eux ! Et les anciens fanatiques de la réconciliation franco-allemande repoussent toute idée de collaboration avec Berlin depuis que le chancelier a nom Adolphe Hitler. La logique exigerait alors que l'on resserre les liens d'amitié avec les anciennes alliées, afin de pouvoir attendre d'un pied ferme une nouvelle agression teutonnes. C'est ce que M. Paul-Boncour et ses successeurs ont négligé de faire. Quand M. Beck, ministre des Affaires étrangères de Pologne, arrive à Paris, on le fait recevoir à la gare par un vague sous-chef de cabinet. Désir d'offense ? Que nenni. Mais l'on n'attache qu'une importance secondaire aux Polonais. Ce sont des alliés, donc des vassaux ; pas la peine de leur témoigner trop d'égards ; ils doivent quand même faire ce qu'on leur demande ! Erreur capitale, décisive. Nous avons cité un détail protocolaire, mais mille autres faits plus importants témoignaient de la négligence que Paris mettait à cultiver ses rapports avec la « sœur » polonaise ; l'antipathie qu'inspirait la semi-dictature du maréchal Pilsudski était pour beaucoup dans l'attitude des fervents démocrates du Quai. On allait en subir sous peu les conséquences, et *le tour qu'ont pris les événements d'Autriche* en mars de cette année *s'explique en dernier ressort par le revirement de la politique polonaise.*

Dès son avènement, M. Hitler comprit que, pour avoir les mains libres aux bords du Danube, il devait être tranquille du côté de la Vistule. Par un renversement complet de la politique weimarienne, le *Führer* offrit à la Pologne une liquidation totale du vieil antagonisme. Il ne demanda aux Sarmates aucune concession... sauf celle de faire cesser la menace militaire qui pesait sur la frontière orientale du Reich, à charge de réciprocité. Varsovie, aigrie contre Paris qui l'avait d'ailleurs sollicitée trois lustres durant de s'arranger avec Berlin, acquiesça de grand cœur. Les Soviets, inquiets de l'hostilité teutonnes succédant à quinze années d'intimité, faisaient eux aussi des yeux doux à la Pologne. C'est ainsi que furent conclus, au début de 1934, les deux pactes de non-agression polono-russe et polono-allemand. Par la largeur de ses conceptions, le maréchal Pilsudski put donner à sa patrie une véritable indépendance dans le domaine diplomatique ; libérée des hypothèques russe et allemande, la Pologne n'était plus réduite au rôle de satellite. Elle restait l'amie et l'alliée de la France, mais simplement en ce qui concernait les rapports directs entre les deux pays ; pour le reste des problèmes internationaux, elle jouait désormais son propre jeu sur l'échiquier européen.

Quand Louis Barthou prit la tête du « département », il était trop tard pour remédier à la chose. Le ministre essaya du moins de sauver ce qui restait à sauver, et de mettre ces résidus au service d'une politique nouvelle et de grande envergure. En février 1934, tous les regards se concentraient déjà sur ce malheureux bassin danubien qui n'a cessé depuis de former la préoccupation essentielle des cabinets européens. Quiconque connaissait M. Hitler devait savoir que cet homme d'une énergie de fer n'abandonnait jamais une idée qu'il s'était mise en tête. Ouvrez *Mein Kampf* : il y est dit en première page qu'aucun Allemand ne saurait se croiser les bras tant que l'Autriche serait séparée du Reich. Toutes les revendications coloniales passent au second plan devant ce devoir impérieux, accomplir l'*Anschluss*. Le monde était prévenu.... La grande Allemagne, « de la Meuse au Niémen, de l'Adige au Belt », c'étaient 553.000 kilomètres carrés et 74 millions d'hommes au cœur de notre continent, une puissance économique, militaire et humaine inouïe ; l'Etat d'Europe le plus peuplé après la Russie, le plus grand après la Russie et la France, un Etat homogène et pouvant exercer sa pression dans tous les sens autour de lui. Les contrées les plus exposées, c'étaient les pays danubiens, que le Reich devait se subjuguier pour assouvir son éternel *Drang nach Osten*. Moins ces pays formaient un bloc

cohérent, plus chacun d'eux pouvait être « mangé » par Berlin. Il y a quatre ans encore, cela paraissait un danger tel que nul Etat étranger n'aurait été décidé à l'admettre. Le prestige de la France déclinait déjà et celui de l'Allemagne montait; mais Barthou crut encore possible d'unir l'Europe entière contre l'impérialisme pangermaniste.

La grosse chance de succès consistait dans l'attitude de l'Italie. L'entrevue de Stra avait laissé un froid entre les deux dictateurs, causé par des motifs d'ordre général plus que personnel. Le Duce ne s'inquiétait pas moins de la pénétration allemande en terre danubienne que ne le faisaient les dirigeants responsables de Paris. Il agit, comme toujours, directement, et conclut avec l'Autriche et la Hongrie les protocoles de Rome (mars 1934), qui mettaient de fait les deux pays sous la protection italienne. Le moment était venu d'accorder ce pacte avec celui de la Petite-Entente, qui groupait les clients français. L'on n'y parvint jamais; la France et l'Italie eurent un moment d'entente, mais Prague et Budapest, pour ne citer que cet exemple, ne furent jamais en bons termes.

Avec sa fine intelligence, Barthou saisit que le principal effort devait être porté sur la Pologne. Mais il se trompa en pensant que les Sarmates seraient enchantés du réseau de pactes automatiques destinés à sauvegarder la sécurité collective, duquel il se proposait de recouvrir l'Europe. Le vieil homme d'Etat obtint juste une hausse dans la température des rapports réciproques; mais Pilsudski et M. Beck ne voulaient signer aucun engagement nouveau. A côté de cet échec, le triomphal voyage du ministre à Bucarest, à Belgrade et à Prague n'eut qu'une importance accessoire. Notons au passage que Barthou retomba encore dans la faute que l'on eût souhaitée périmée : celle d'injurier les Hongrois, comme en témoigne son discours à la Chambre roumaine. Pas de barrage au pangermanisme sans unité danubienne, pas d'unité danubienne sans la Hongrie! Et pour avoir la Hongrie, indispensable de tenir compte de la psychologie magyare.

Le deuxième point du programme, rapprochement franco-italien et italo-yougoslave, Barthou ne parvint plus à l'exécuter. Les balles de l'assassin l'atteignirent auparavant, le 7 octobre 1934, à Marseille. L'attentat qui coûta la vie au roi de Yougoslavie et au ministre français des Affaires étrangères fut le coup le plus rude que la République ait reçu depuis la guerre et jusqu'au rattachement de l'Autriche. Louis Barthou était le protagoniste d'une résistance efficace à l'Allemagne; même s'il avait vécu, ses méthodes surannées n'auraient pas remporté de succès durable : mais elles auraient pu arrêter, pour un certain temps, la victorieuse avance naziste. Ce qui importe beaucoup plus, la France, par le crime de Marseille, a perdu l'amitié de la Yougoslavie. Ou plutôt : celle des Serbes. Car les Croates n'ont jamais éprouvé de sympathies pour la grande protectrice de leurs frères et oppresseurs, et cela n'a pas changé depuis que Paris est en froid avec Belgrade. Quant aux Serbes, nation impulsive, ils n'ont pas oublié, ils ne peuvent pas oublier que leur roi est tombé sur le sol français; aucun raisonnement ne saurait détruire cette rancune affective. Enfin, hélas! le mouvement instinctif a été exploité contre la France par les partisans d'un rapprochement avec l'Allemagne. C'est ici qu'intervient (nous la retrouvons partout) la question d'Autriche. La raison d'être de la Serbie, depuis le retour des Karageorgévitch sur le trône, c'était l'antagonisme envers la monarchie des Habsbourg. L'Empereur n'avait-il pas sous sa domination les deux tiers des Slaves du Sud, dont il empêchait de ce chef l'union en un Etat yougoslave sous la direction de Belgrade? La petite Autriche d'après-guerre menaçait maintenant d'être engloutie par le Reich; chose sans nul doute désagréable pour les Serbes, que de voisiner avec la grande Allemagne. Mais on

commençait de plus en plus à proposer comme remède décisif la restauration de la dynastie impériale. C'était encore pire; car Otto rentré à Vienne exercerait une attirance magique sur les mécontents croates, et l'existence même de l'état unitaire serbo-croato-slovène s'en trouverait compromise. Il valait peut-être mieux s'accommoder de l'*Anschluss* que de tolérer le rétablissement d'une monarchie pour la destruction de laquelle le peuple serbe s'était imposé d'indicibles souffrances. L'extraordinaire adresse des Allemands a consisté à « repérer » cette possibilité qui se présentait à eux de gagner les Serbes à leur cause. Le même homme qui a fait passer de la théorie à la pratique l'amitié polono-tudesque, M. Goering, a été l'artisan de l'amitié germano-yougoslave. Dès qu'une éminente personnalité française venait en Pologne ou en Serbie, elle y rencontrait ou y manquait de peu l'inévitable maréchal-président. Aux obsèques d'Alexandre l'Unificateur, le maréchal Pétain voisine avec le général Goering; à celles de Pilsudski, M. Pierre Laval marche aux côtés du général Goering. M. Delbos se rend à Varsovie : quelques semaines après son passage, on attend M. Goering; le même M. Delbos vient à Belgrade : M. Stoyadinovitch ira raconter le contenu des conversations, quinze jours plus tard, à M. Goering.

Il était un temps où la volumineuse individualité du Premier ministre prussien ne formait pas encore l'obsession du Quai d'Orsay. Tout de suite après Marseille, les suites du forfait n'apparurent pas aussi terribles qu'elles devaient se révéler plus tard. Les Parisiens ont la mémoire courte; ils oublièrent donc les malheureuses victimes pour ne plus penser qu'au rapprochement franco-italien. M. Pierre Laval put exécuter l'idée de son prédécesseur; il se rendit à Rome et liquida complètement toutes les mésintelligences qui s'étaient élevées avec le royaume (alors encore royaume) fasciste. Les deux sœurs latines s'étaient retrouvées, tout allait pour le mieux, grand succès diplomatique pour la France. En avril 1935 la Conférence de Stresa venait couronner l'œuvre : la coopération franco-italo-britannique était rétablie, l'Allemagne perdait le bénéfice de sa politique d'expansion... Il saute aux yeux que la politique de Stresa, si elle avait duré, la face du monde aurait changé. L'échec piteux de cette conception, salutaire entre toutes pour l'avenir de notre continent, doit être attribué à des causes multiples; mais la plus importante, c'est l'attitude, qui ne saurait être assez stigmatisée, des milieux de gauche franco-anglais. La haine du fascisme, par idéologie, a entraîné ces gens-là vers la farce grotesque des sanctions; il était parfaitement naturel que l'Italie, combattue par la France et l'Angleterre officielles dans l'affaire d'Abyssinie, se séparât de ces amies fallacieuses dans les affaires d'Europe. Afin de poursuivre sa politique impériale, M. Mussolini, qui ne pouvait rester seul, trouvait comme unique allié M. Hitler. L'axe Berlin-Rome est né de la crise éthiopienne. M. Laval a eu le mérite de signer les accords de Rome; il a eu le tort de détruire sa propre œuvre, en ne sachant pas résister aux sollicitations de la gauche française; car l'ère des sanctions, souvenons-nous-en, a encore été inaugurée *Petro Laval regnante*.

Avant de pousser l'Italie dans les bras du Reich, les socialistes et communistes de Paris avaient déjà donné une preuve de haute perspicacité par l'accueil qu'ils entendaient réserver à M. de Schuschnigg. Le chancelier fédéral autrichien avait été invité officiellement par le gouvernement de la République. S'il était descendu gare de l'Est, 800.000 manifestants l'auraient reçu par des cris hostiles, comme « bourreau des ouvriers autrichiens ». C'est pourquoi, impuissants à disperser cette foule monstre, MM. Flandin et Laval firent débarquer leur hôte en gare de Reuilly, entrepôt de marchandises. Malgré la prévention favorable qu'il a toujours eue envers la France, M. von Schuschnigg n'a jamais oublié cette péripétie désagréable, qui n'est même

pas restée la seule, de son séjour aux bords de la Seine. Juste au moment où, pour la première fois depuis la guerre, un ministre français tentait vraiment de gagner les sympathies de l'Autriche par une aide agissante! Jusque-là, le Quai d'Orsay avait observé une prudente et méfiante réserve à l'égard de Vienne. En 1931 encore, alors que Mgr Seipel tentait de réaliser l'union nationale des partis parlementaires pour prévenir le premier assaut du nazisme, la S. F. I. O. refusa d'influer sur les camarades viennois pour qu'ils acceptent l'offre du grand prélat. « Ils ont parfaitement raison, nous dit alors un diplomate parisien très haut placé et très « bien pensant » en politique intérieure, car Mgr Seipel, au fond, est pour les Boches... » Après des apophtegmes de ce genre, il ne vous restait qu'à lever les bras au ciel et à changer de sujet de conversation. Très peu de monde a compris le sens de la lutte héroïque soutenue par Dollfuss deux ans durant contre les ennemis de son pays. Quand il dut écraser les socialistes, qui par sottise ou par sectarisme l'entravaient et faisaient les affaires de M. Hitler, on cria, jusque dans la presse bourgeoise de gauche, à l'« assassin des travailleurs »! Les événements du 25 juillet 1934 éclairèrent enfin la religion du Français moyen. Mais pas celle de MM. Blum, Thorez et consorts, pour qui, neuf mois plus tard, le successeur du chancelier-martyr faisait encore — *vide supra* — figure de bourreau. Heureusement que le Front Populaire n'était point au pouvoir à ce moment-là, et que M. Flandin put présenter la campagne marxiste contre M. Schuschnigg comme un détail sans importance. C'est lors de cette visite des hommes d'Etat autrichiens que la France envisagea pour la première fois d'un œil favorable la restauration des Habsbourg. Sous l'influence tchéco-maçonnique, on avait jusque-là rejeté cette hypothèse, pour ne retenir que l'idée de l'indépendance d'une Autriche républicaine, unie par des liens économiques aux autres Etats danubiens. Maintenant, le retour de l'Empereur à Vienne apparaissait enfin comme le seul remède certain contre l'austro-nazisme. « Si la politique de Stresa avait duré », répétons-nous notre couplet, Otto serait revenu, sous l'égide française, anglaise et italienne, comme époux d'une princesse de Savoie. La Providence en a décidé autrement.

Arrivés à un tournant de notre chemin, arrêtons-nous pour faire le point. Avant la rupture de la coalition tripartite entre Paris, Londres et Rome, l'Allemagne avait les mains liées en Europe centrale. L'alliance franco-polonaise avait perdu de sa force, mais avait regagné au moins une bonne apparence; le pacte de la Petite-Entente était encore solide (malgré les premiers signes de défection yougoslave) et l'Italie avait bien en mains l'Autriche et la Hongrie. Après la rupture, l'Allemagne pouvait espérer que viendrait à elle l'Italie avec toutes ses clientes; l'échec des sanctions avait compromis une fois de plus le prestige franco-anglais : non seulement en Pologne et en Yougoslavie, mais aussi en Roumanie, le penchant devenait de plus en plus fort à se rapprocher des deux Empires totalitaires. Berlin agit en conséquence : c'est la réoccupation de la Rhénanie, la dénonciation de Locarno, l'accord du 11 juillet 1936, et la constitution de l'axe Berlin-Rome. Nous examinerons une autre fois la répercussion de ces événements sur la position de la France dans les pays danubiens.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

(La deuxième partie de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

Le jansénisme et sa condamnation⁽¹⁾

Cinquième proposition :

Semipelagianum est dicere, Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fuisse : « Il est semipélagien (donc hérétique) de dire que le Christ est mort ou a versé son sang pour tous les hommes absolument ».

Le sentiment catholique s'indigna contre cette assertion, qu'il trouvait injurieuse au Rédempteur, et tout à fait nuisible à la confiance que nous plaçons en Lui et dans son sacrifice.

Les jansénistes semblent l'avoir entendue d'abord au sens que le Christ serait mort pour les seuls *prédestinés*, pour ceux qui, de fait, obtiendraient le bonheur éternel. Devant les contradictions, ils élargirent ou expliquèrent un peu leur thèse, et dirent que le Christ était mort pour les seuls fidèles *prédestinés* ou non. Dans l'idée de ces rigoristes, il ne pouvait s'agir de prédestination que pour des fidèles, c'est-à-dire pour des hommes qui professaient la foi catholique; les autres étaient tous réprouvés, sans même trouver une excuse aux yeux de Dieu dans une ignorance tout à fait involontaire — invincible, comme nous disons — des vérités de la loi divine; parce que, disaient-ils sophistiquement, l'ignorance du droit naturel étant la punition de la faute originelle, il y a un acte de liberté à l'origine, donc cette ignorance est coupable, et ceux qui en souffrent sont responsables des manquements qu'elle entraîne; un acte de liberté, oui, mais liberté d'un autre, du premier père de l'humanité, et non la mienne, car lui n'était pas moi. Enfin, pour les jansénistes, tous les fidèles n'étaient pourtant pas *prédestinés*, car ils pouvaient se damner, malgré leur possession de la foi, par défaut de charité; seulement, ils concédèrent que le Christ était mort même pour ces fidèles non *prédestinés*, parce qu'il leur avait valu par sa Passion la grâce de la foi, quoiqu'elle ne dût pas aboutir au salut; et même d'une justification passagère que le triomphe de la délectation mauvaise leur avait fait perdre.

L'Eglise a condamné leur cinquième proposition, tout en bloc, comme « fausse, téméraire, scandaleuse », et, « comprise en ce sens que le Christ serait mort exclusivement pour le salut des *prédestinés* » (c'est plus tard qu'ils spécifièrent bien : des fidèles), comme « impie, blasphématoire, injurieuse, dérogeant à la piété divine, et hérétique ». — Vous aurez remarqué qu'il y a une distinction dans cette sentence. C'est qu'il est trop vrai, hélas! que le Christ n'est pas mort *efficacement* pour tous les hommes, en ce sens que sa volonté de les sauver ait son effet pour tous; sans quoi il n'y aurait pas de damnés, ce que l'Eglise n'a certainement pas voulu enseigner; car elle maintient, d'après l'Evangile, qu'il y en a, sans prétendre savoir qui ils sont individuellement, qui sont sûrement morts dans l'infidélité coupable ou l'impénitence; elle sait bien que Dieu peut tenir en réserve, pour le passage décisif des hommes à l'autre vie, des grâces de conversion qui restent absolument secrètes pour l'observation humaine, et d'ailleurs elle répugne à fixer le degré de responsabilité exacte des hommes dans leurs fautes. Il n'en reste pas moins que certains hommes ne profitent pas des grâces que Dieu, à cause de la Passion du Christ, leur a offertes ou données pour leur salut. C'est pourquoi saint Augustin, en expliquant ces paroles du Sauveur : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi », disait que ce « tout » signifiait « des représentants de toutes les catégories d'hommes, justes et pécheurs, et non chaque

(1) Voir la *Revue Catholique* du 13 mai 1938.

individu de toutes les catégories »; il parlait du salut effectif.

Nous devons bien savoir ce que l'Église enseigne comme étant de foi, sans aucune hésitation : 1^o C'est que les mérites infinis du Rédempteur ont une valeur plus que suffisante pour sauver tous les hommes, qui ont existé, existent, existeront ou auraient pu exister; sur ce point ni Réformateurs, ni jansénistes ne la contredisent; il faut cependant, pour que l'application efficace en soit faite aux hommes, qu'ils remplissent de leur côté des conditions. Mais 2^o la possibilité de les remplir existe toujours pour tous les hommes capables d'user de leur raison; car Jésus-Christ a voulu sincèrement et ardemment souffrir pour qu'ils fassent passer cette possibilité à l'acte. Il a fait tout ce qu'il fallait, et bien au delà, pour les mettre à même de se sauver, pour qu'ils en eussent le vrai pouvoir, réel et « prochain »; si les hommes ne résistent pas aux grâces surabondantes et « suffisantes », comme nous disons, dont il n'est pas ménager, même à l'égard des pécheurs endurcis et des infidèles eux-mêmes. Car l'Église n'admet point que la foi soit la toute première grâce, et que les incroyants n'en reçoivent aucune d'intérieure avant celle d'arriver à la foi; ils en reçoivent qui tendent à les acheminer à la foi elle-même. Tous, malheureusement, n'en profitent pas, parce qu'ils y résistent. Le Christ l'a bien su à l'avance et cela a constitué pour son cœur une des pires souffrances de la Passion. Mais il n'est nullement responsable de la résistance qui empêche leur salut, comme s'il ne leur avait pas donné les moyens suffisants d'éviter cette résistance; ce sont eux seuls qui ont justement pris le contre-pied de cette bonne volonté « antécédente » de Dieu et du Christ; elle leur offrait le salut à tous, par « la foi opérant au moyen de la charité » qui les rendrait dignes du Ciel — sans qu'ils fussent pourtant contraints, eux que le Créateur a faits libres, à l'accepter.

Malgré quelques textes bibliques qui seraient équivoques si on les isole de leur contexte, c'est l'enseignement indubitable des Écritures résumé déjà chez Osée : « *Perditio tua ex te Israël* » (Ta perte, Israël, ne vient que de toi; moi, je n'ai voulu que ton salut.)

Personne des réprouvés, après le jugement, ne pourra donc dire que, bien qu'il eût fait ce qu'il pouvait, Dieu, en dehors de toute considération de ses démérites, l'eût prédestiné à la damnation. Cette proposition-là, longtemps avant Jansenius, était condamnée comme hérétique, attentatoire à la bonté et à la perfection de Dieu. Hérésie, la pire des hérésies, de dire que Dieu prédestine qui que ce soit au péché. Dieu a décidé sans doute la perte éternelle de certains hommes, mais en juste punition du mal qu'ils ont fait d'eux-mêmes, sans qu'Il y fût pour rien, sinon en décrétant dans les vues supérieures du gouvernement divin qu'Il ne les empêchait pas de le faire. S'Il les abandonne, c'est leur faute; Il n'abandonne pas le premier. C'est pourquoi ce décret de châtement éternel « *post prævisa demerita* », la théologie catholique évite, au moins de nos jours, de l'appeler une « prédestination », même en ajoutant « consécutive à la prévision de leurs démérites ». Pour parler des réprouvés, elle emploie le terme de *præsciti*, « connus d'avance », euphémisme apte à écarter une équivoque dangereuse, de préférence à *prædestinati*, « destinés à l'avance », qu'elle réserve aux futurs élus.

Arrêtons-nous un peu sur ces idées, qui paraissent bien plus redoutables à ceux qui n'en ont point entendu d'explication orthodoxe. Dieu, dans son immuable éternité, voit à la fois tous les appels au salut qu'il répand avec une générosité paternelle, infinie, et aussi tous les refus qu'y oppose, au cours successif du temps, la mauvaise volonté humaine. C'est du non-être que Lui, l'Être, n'a pas voulu ni causé, parce qu'Il ne saurait prédestiner à la faute. Ces défaillances ne viennent pas de Lui, mais Il a décidé éternellement qu'Il ne les empêcherait pas d'arriver, parce qu'Il sait en faire l'occasion d'un plus grand bien, « tirer le bien du mal » (v. saint Augustin). Ce bien peut être celui du

pécheur lui-même, s'il est provoqué par ses chutes, la miséricorde ne le lâchant pas, à mieux sentir sa misère, à devenir humble, à mieux prier et se surveiller. Si cela ne tourne pas à son bien, ce sera à celui d'autres personnes, de l'humanité en général, de justes ou de futurs justes, qui seront stimulés, à la vue de l'indignité et du malheur de ceux qui s'écartent de Dieu, à déployer plus de vigilance pour s'affermir ou progresser dans la bonne voie. Les torts mêmes que leur feront les ennemis de Dieu, les iniquités sociales et privées leur serviront : « La rage des persécuteurs fait la constance des martyrs », disait un ancien. Le Diable ne peut rien faire qui finalement ne serve à embellir l'œuvre de Dieu (voir Faust). La vertu des hommes de bonne volonté se trempe dans la fournaise allumée en ce monde par le Mauvais. L'Église a l'audace de chanter : « *Felix culpa* », en parlant de la faute d'Adam, à cause de la Rédemption qu'elle a occasionnée; parce que l'œuvre du Deuxième Adam, du Rédempteur, a mis dans le monde, nous enseigne saint Paul, beaucoup plus de bien, — de bien qui se résout en éternité de bonheur, — que la faute du Premier Adam n'y a fait se développer de mal. En somme, l'humanité, considérée non pas en tous ses membres singuliers, mais dans son ensemble, par les luttes que le mal, le péché et la misère du péché lui imposent, gagne mieux le Ciel, donc une plus grande intensité de bonheur final qu'elle ne l'aurait fait sans la chute; et voilà pourquoi son Créateur a laissé la chute se produire. Tel est, du moins, l'optimisme qui se réclame de saint Paul. C'est difficile à croire à cause des apparences; car nos vues humaines d'à présent sont courtes; mais, au-dessus d'elles, la foi nous fait « voir l'invisible », et l'espérance s'exerce « contre tout espoir » (s. Paul).

Seulement, il y a les pécheurs! et parmi eux des pécheurs obstinés. Il en est dont Dieu, en sa miséricorde, revenant sans cesse à la charge, leur donnant de nouvelles grâces qui seront, celles-ci, efficaces, a décrété de vaincre la mauvaise volonté pour en faire des élus. Il en est d'autres pour lesquels Il ne l'a pas décidé, et qui, négligeant de plus en plus les grâces qu'Il leur offre, s'enfoncent plus profondément chaque jour dans la voie de leur perte, qui deviendra consommée, éternelle quand, en raison de sa perfection et de sa justice, Dieu les aura abandonnés à leur mauvais choix et à toutes ses conséquences; ceux-là fuiront, se précipiteront le plus loin possible de la Face divine dont l'éclat les blessera au jour du Jugement, dans l'Enfer où ils n'auront plus jamais à subir des sollicitations dont ils ne veulent pas. Ce sont les « réprouvés », que Dieu a laissés dans la « masse de perdition » parce qu'ils ont, avec une obstination qui déchaîne la justice, refusé d'en sortir, tout en ayant servi, sans le vouloir, comme je le disais, au bien des élus et de l'humanité prise *in corpore*. Mais pourquoi celui-ci plutôt que celui-là? Profond mystère, que Dieu, libre dans ses choix de miséricorde imméritée, est seul à pouvoir pénétrer, mais qui tient certainement à sa sagesse de Gouverneur du monde, du monde dont Il veut tirer tout le bien possible, cela ne pût-il se faire qu'en sacrifiant des déchets angéliques et humains. Lui, Il n'a eu aucune part dans les fautes qu'Il a prévues et qu'Il punit. Ici le mystère s'épaissit encore pour nos yeux mortels. Les plus perspicaces théologiens qui l'ont scruté n'arrivent pas à donner une réponse parfaitement apaisante pour l'esprit — pour le nôtre du moins — à cette grave question : « Comment Dieu, le Souverain Maître, connaît-Il ce en quoi son action n'est pour rien, comme ces fautes qu'Il remet ou qu'Il punit? » La foi et la raison nous convainquent pourtant l'une et l'autre d'abord que le mal moral, qu'Il déteste, ne peut venir de Lui d'aucune sorte, et ensuite que le Premier Être, la Première Intelligence, voit d'un seul regard éternel tout ce qui, bien ou mal, se déroule pour nous comme passé, présent et avenir.

Tenons, comme disait Bossuet, « les deux bouts de la chaîne », sans clairement voir encore où les anneaux s'en raccordent. Quand nous verrons Dieu, nous comprendrons alors toute cette

conduite de la Providence. Rappelons-nous seulement ici-bas que sa miséricorde et sa justice ne sont qu'une seule et même chose, qu'il ne saurait y avoir de lutte et de contradiction entre elles. Les distinctions qu'il fait ou laisse se faire dans le sort des hommes ressortissent de sa Sagesse, et sa Sagesse est Amour. Jamais personne, de toute éternité, après que les comptes auront été exposés aux yeux de tout l'univers, ne pourra reprocher à Dieu d'avoir été dur à son égard; et cette impuissance à accuser le Juge sera un tourment des réprouvés. Si, pour que le genre humain participe plus pleinement à sa gloire, le Maître permet qu'il y ait des pécheurs rebelles jusqu'à mourir dans l'impénitence, sachons bien que si Dieu pouvait souffrir, Il souffrirait du sort de ces malheureux plus que le meilleur d'entre nous, car Il est un Père infiniment plus compatissant; et le Christ, dans son âme humaine, tout en se soumettant à tous les décrets de la Sagesse divine, que lui Il comprenait, a été abreuvé d'amertume à l'idée de leur perte. Attendons avec foi le mot de l'énigme, et adorons la Toute-Puissance qui est nécessairement toute Justice et toute Bonté.

* * *

Sans s'en rendre compte, les jansénistes détruisaient ce bel édifice de la confiance catholique. Dans leur préoccupation d'exalter la Toute-Puissance de Dieu et la gratuité du salut, ils maltraitaient cruellement l'homme et assombrissaient la figure du Père céleste et de son Christ avec les constructions de leur logique étroite sur des textes mal interprétés. Ils ne se faisaient aucun souci de choquer par leurs conclusions de tranchants théologiens la raison et l'équité humaines, parce que ces rigoristes méprisaient la nature et ses plus légitimes exigences. Ce n'est pas trop de dire que, par leur théorie, malgré leurs bonnes intentions et leurs vertus, ils étaient inhumains. Mais ils l'acceptaient de gaieté de cœur, et envoyaient sans sourciller dans les flammes éternelles l'immense majorité de leurs semblables. Des fameuses « cinq propositions » qui sont l'essence de leur système découlait la dureté à l'égard des incroyants et des dissidents, l'idée que la réprobation était presque universelle, malgré les souffrances du Christ, le refus de voir aucune excuse dans l'ignorance involontaire de la loi, l'infliction de peines sensibles éternelles aux innocents mortels sans baptême, et que sais-je encore?

Les conséquences de la longue crise janséniste furent à l'extérieur l'excitation des passions sectaires, la révolte consommée de ces puritains, leurs collusions avec les ennemis de la foi chrétienne, le schisme de l'Eglise constitutionnelle à la Révolution française, ce qui fut le début d'une persécution religieuse dont on sent encore les effets. Mais, de plus, cette doctrine d'hommes influents et respectables répandit, même en dehors de leurs cercles immédiats, cette piété sombre et guindée qui remplit pour longtemps tant de livres de dévotion, une certaine terreur de Dieu, l'éloignement des sacrements, source de la vie spirituelle, dont les confesseurs qui subissaient l'influence de Port-Royal ne jugeaient presque personne digne d'approcher. Il en résulta, en France et ailleurs, un refroidissement notable de l'esprit religieux, une aversion accrue de la religion chez les mondains et les incroyants, enfin la révolte du sens humain contre la Révélation qu'on présentait sous cet aspect de dureté, ce qui contribua beaucoup à l'incroyance du XIX^e siècle. Le bien que les jansénistes ont pu d'ailleurs faire en démasquant et faisant condamner à Rome les casuistes relâchés n'est qu'assez peu de chose à côté de ces dégâts.

La réprobation du jansénisme par l'autorité catholique montre comment l'Eglise a voulu défendre à tout prix la vérité essentielle de l'Evangile, la bonté paternelle de Dieu et la puissance du Rédempteur s'étendant sans exception à tous, ainsi que la dignité et la liberté restées à la nature humaine et que la Croix a restaurées. Elle y a tenu jusqu'à se résigner à exclure de son

sein des fils qui paraissaient compter cependant parmi les plus attachés et les plus zélés, mais d'un zèle d'orthodoxie théologique qui, n'étant point assez imprégné de compassion pour les créatures de Dieu, n'était pas en conséquence un zèle éclairé et évangélique, pas un zèle agréable au Père des miséricordes.

E. BERN. ALLO, O. P.

Professeur à l'Université de Fribourg.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

L'ÉGLISE INDÉFACTIBLE

L'attitude de l'épiscopal autrichien a justement affligé les catholiques. On a lu plus haut le bel et émouvant article du comte Robert d'Harcourt. Voici ce qu'en dit Mgr Bruno de Solages, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, dans le dernier numéro de la Vie Intellectuelle (« Billet de Christianus ») :

Dans le drame qui vient de se jouer en Autriche, au moins il nous reste, à nous chrétiens, une joie haute et triste. N'a-t-on pas dit — nous l'avons entendu répéter — qu'une voix très auguste, lorsque le cardinal Innitzer eut publié la déclaration que l'on sait, prononça ces mots : « Tout est perdu, là-bas, même l'honneur! » Cet honneur qui semblait perdu, la même voix souveraine l'a sauvé.

Une province de plus de la terre est entrée sous l'empire de l'asservissement et de la négation; de toutes parts, les fils de l'Esprit se sentent écrasés, et tel est l'égarément dont se trouvent saisis quelques-uns d'entre eux qu'on les voit applaudir à ces terrifiantes victoires où périssent les valeurs mêmes du salut; d'autres vont appelant à grands cris de nouvelles conquêtes pour les forces de domination qui ravagent aujourd'hui le monde et qui, lors même qu'elles se travestissent et s'affublent de ce masque chrétien que dénonça si fortement l'encyclique *Mit Brennender Sorge*, n'en sont pas moins reconnaissables. Ces folies, ces crimes, l'Eglise est là qui les juge, et qui les juge tout haut.

Déjà Pie XI avait rappelé, il y a peu de mois, qu'il est, pour combattre le matérialisme dit communiste, de certains moyens dont on prétend s'armer et qui ne sont qu'un faux-semblant, une trahison, un malheur, pour les hommes, égal à ce dont on se targue de les vouloir sauver. « Il y a des hommes, disait-il, qui déclarent honorer et exalter surtout la puissance de l'Etat, et proclament qu'il faut assurer l'ordre public par tous les moyens et renforcer l'autorité. Ils prétendent qu'on peut ainsi repousser complètement les théories exécrables des communistes; toutefois, méprisant la lumière de la sagesse évangélique, ils s'efforcent de faire renaître les erreurs des païens et leur manière de vivre. »

Ce sont ces hommes qu'en un moment de faiblesse les évêques autrichiens ont salués avec reconnaissance pour les avoir sauvés, disaient-ils, « du communisme destructeur et athée ». C'est à eux que l'archevêque de Vienne adressait la jeunesse chrétienne de son pays, sans même exiger que les organisations dans lesquelles elle allait être enrégimentée « soit purgée de toutes les manifestations d'un esprit ennemi du Christ et de l'Eglise ». C'est leur politique de persécution vis-à-vis de l'Eglise qu'il demandait à ses prêtres de ne pas attaquer, confiants qu'ils devaient être « dans le développement des événements ». Et, certes, le prix d'une telle humiliation était « d'acheter un peu de miséricorde et de tolérance pour son troupeau ». Mais comment oublier que « le premier don de l'amour du prêtre à son entou-

rage, celui qui s'impose le plus évidemment, c'est celui qui consiste à servir la vérité, toute la vérité, à dévoiler et à réfuter l'erreur sous quelque forme, sous quelque masque ou déguisement qu'elle se présente »?

De cet oubli, de cette faiblesse, l'Eglise tout entière s'est sentie blessée. Plus que tous ont dû être atteints ces prêtres, ces évêques d'Allemagne qui luttent depuis des mois et rendent à la vérité un si pur témoignage! Cette blessure, Pie XI ne pouvait la tolérer. Il imposa au cardinal Innitzer de se donner à lui-même le démenti le plus cinglant, le plus total. Pour la jeunesse catholique qu'il avait abandonnée aux chefs hitlériens, l'archevêque de Vienne dut revendiquer « la formation religieuse et morale... selon les règles de l'Eglise catholique »; pour avoir accepté que l'on imposât des limites à la parole de vie, il dut rappeler que « le droit des catholiques, la foi catholique et les principes chrétiens pour tous les aspects de la vie humaine doivent être proclamés, défendus et réalisés par tous les moyens qui sont à la disposition de la civilisation contemporaine ». Puis il repartit pour sa capitale avec mission de défendre la foi au milieu de ses ennemis.

* * *

L'acte du Saint-Père qui cassait une déclaration imprudente et funeste, qui tentait de redresser des courages amollis, de rendre à elles-mêmes des âmes éperdues, qu'importe s'il n'a rien changé, visiblement du moins, au triomphe de l'oppresseur, à la tremblante prosternation des vaincus. Il a retenti dans l'éternité. C'est l'affirmation de ce que nous sommes, de l'esprit dont nous sommes; c'est le cri de notre liberté, de la liberté de l'Eglise qui se confond avec la liberté humaine. La menace se rapproche; le cercle semble se refermer; l'Eglise est là qui dit qui elle est; elle tient en dépôt un message, elle témoigne pour la Vérité, « la vérité qui vous rendra libres ».

Ce qui s'est passé, soyons-en fiers : un pasteur oubliait son devoir; le pasteur suprême s'est levé.

Financière des Colonies

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : 52, rue Royale, Bruxelles

Capital social : 75.000.000 de francs

Réserves : 37.349.998 francs

BILAN ET COMPTE DE PROFITS ET PERTES

Les bénéfices réalisés pendant l'année 1937 se sont élevés à fr.	8.586.081,71
Déduction faite des frais généraux, des impôts et provisions diverses, formant un total de . . .	1.297.933,80
Le bénéfice net s'élève à	7.288.147,91
Ce montant, augmenté du report à nouveau de l'exercice 1936	1.055.036,98
forme le bénéfice net	8.343.184,89
Les dividendes suivants sont payables :	
Fr. 42,50 net pour les actions de 500 francs;	
Fr. 8,50 net pour les coupures d'un cinquième d'action.	

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) FranceEXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVES fr,	1.155.660.000.00
FONDS SOCIAL fr:	1.951.660.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas



Plus de force
et santé par

Stout Léopold

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

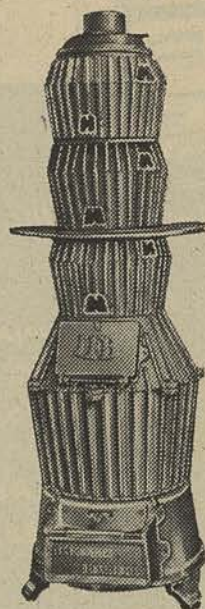
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

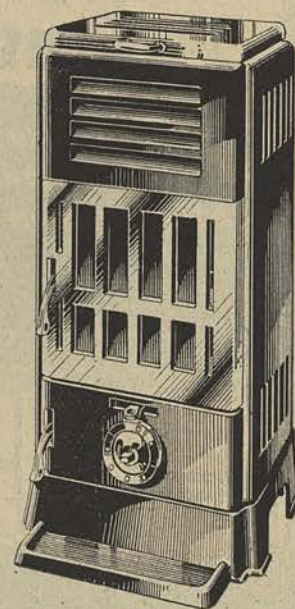
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

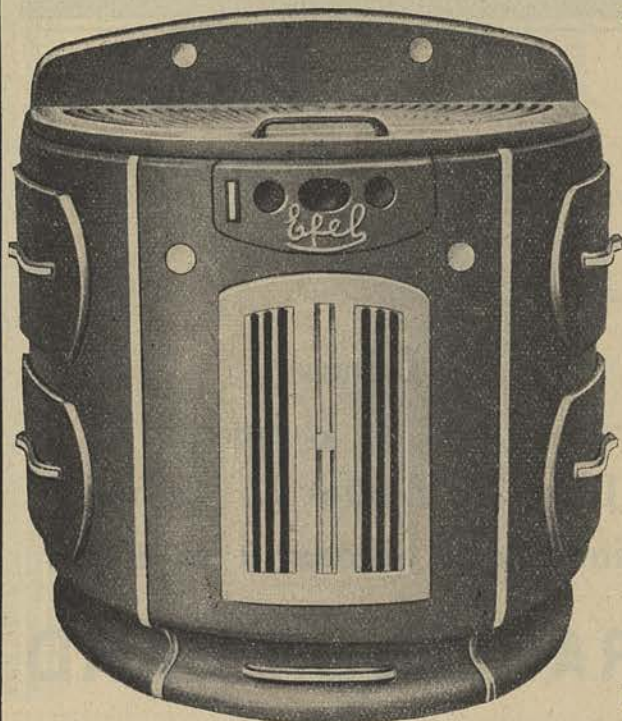
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

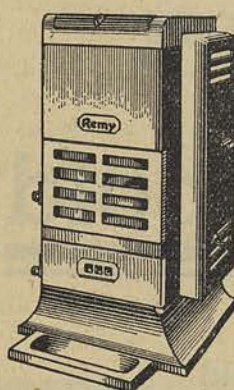
Pour
**PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.**

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour
tissage et bonneterie. Fil normal pour sou-
vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantai-
sies. Qualités pure laine, laine et coton,
laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'admi-
nistration — Draps militaires — Draps pour
écolés/astiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. E) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

FILATURE et TISSAGE de JUTE
PAPER-LINED BAGS
GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CIMENTS, etc.

Établissements **Charles SIX**
Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage
Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus
pour Communautés

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inclus nappes
pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingerie,
draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couverts
et Institutions.

OUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL
LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries
DE VOS FRÈRES S. A.
WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de
l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

OOO - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins " Métropole "

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

**FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES**

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

S. A. Neiryneck-Holvoet

LENDELEDE

Téléphones : 963 et 972 Courtrai et 12 Iseghem

Filature et Tissage de Jute

Tous genres sacs et toiles d'emballage

Paper lined bags

Spécialité : « **TEXROOF** », toile de jute bitumée. — Assure
l'étanchéité des terrasses, plates-formes, fondations,
isolations, etc.

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanelles et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

807

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

CHICOREES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOLEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS · NEURALGIES · DOULEURS PERIO-
DIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
doleur "LA CROIX BLANCHE,"
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidoleur "LA CROIX
BLANCHE," qui compte aussi par-
mi ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidoleur "LA CROIX BLAN-
CHE," a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civil-
lisé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYENS ST-NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

**CHOCOLAT
JOVENEAU**

TOURNAI

Téléphones :
10414-11076

Le chocolat à la tasse.

Le chocolat en bâtons.

PRALINES et BONBONS FINIS en vrac
et en boîtes de tous poids.

Fabrique de Chicorée

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Reine Astrid

M. QUARTIER

Rue d'Espagne, 15-19, ROULERS (Fl. Occ.)

Tél. 339 — C. Ch. P. N° 115.792 — Reg. Comm. : Courtrai N° 3869

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,

Favorise la croissance des en-
fants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,

Soutient les vieillards.

Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sports-
men.

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

étable indemne de tuberculose
Certifié par le Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge
de Criminologie, directeur-propriétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES

Téléphone 33-73-52

Reg. du Comm. 82356

C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportu-
nité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.
RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites : démasque les
contrefacteur ; concurrent déloyal, espion commercial, sabo-
teur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prodiges ou dangereusement liés,
d'intendants, gerants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère
conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qu
se justifie par la gravité de cet acte.)

Vingt-trois années de probité professionnelle justifient
la notoriété acquise par l'informateur **MAURICE VAN ASSCHE**

KOFFIE
Branderij

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209
ROUSSELARE

CHICORÉE —
MARGARINE —

Telefoon 196
Postcheck 102640

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne **BIEN**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Registre du Commerce
Charleroi : 8851

Compte Chèques Postaux
122.177

CHARBONS BELGES ET ÉTRANGERS
Jacques GODEFROID
CHARLEROI

BUREAUX : rue d'Assaut, 23

Télégr. JAGODEFROID, Charleroi Téléphones : Direction 12322
Expédition 12323

SPÉCIALITÉS :

Fournitures pour Couvents et Grands Magasins

Fournisseur des principales Usines Métallurgiques
— Centrales électriques, Chemins de Fer, etc. —

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1885

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

UNION CHARBONNIERE
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

“CHARPORT”

Chantier Charbonnier du Port
Pre Étienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
pu charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



Charbonnière Forestoise
E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones : Chèques Postaux : Reg. du Commerce :
44.78.61-44.94.36 34.477 71785

- VENTE DIRECTE -

de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Sté A^{me} FOURS A COKE

de et à QUIÉVRAIN

SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE

Coke spécialement concassé pour chauffage central
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de
50 kilomètres

B.F.P.

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS!

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

SOO; AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

VOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 $\frac{1}{2}$ et notre parquet pliant
amovible

Spécialement pour revêtement de planchers anciens

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile l'emploi.

Spécialement recommandée pour écoles et pensionnats.

Notre programme de fabrication : Cire liquide, encaustique, cirage, Auto-Polish, etc...